

LE 18^e DU MOIS

PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - 57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17. - N° 75 - JUILLET-AOÛT 2001 - 14 FRANCS

TOURISTES, VOUS AVEZ DIT TOURISTES ?

Ils sont venus, ils sont tous là : reportage sur nos visiteurs du matin, du midi et du soir (Pages 11 à 13)



Du papier et des couleurs dans la valise, ces Japonaises préfèrent Montmartre dans sa lumière matinale. Ici elles ont fait une halte devant le cabaret du *Lapin Agile*.

Un fléau dans nos quartiers : le saturnisme

(Page 3)

Le Bureau des temps enquête dans le 18^e

(Page 4)

Police de proximité : ça entre dans les faits

(Page 6)

Le Falun Gong à Montmartre

(Page 8)

Un projet pour la Porte de Clignancourt

(Page 14)

Controverses sur le plan de circulation du Simplon

(Page 16)

Balade tous les dimanches dans les jardins secrets de Montmartre

(Page 7)

Les plongeurs de Léo Mare : de la piscine Bertrand Dauvin aux mers chaudes

(Page 5)

Histoire : André Gill le caricaturiste

(Page 19)

Architecture : les murs sont décorés

(Page 22)

Le bulletin d'abonnement se trouve en page 23.

D1701 Jo 32713

BnF
PMS

Des CRS, pour quoi ?

Une lectrice habitant dans le secteur Château Rouge nous envoie copie d'une lettre qu'elle a adressée à Daniel Vaillant, ministre de l'Intérieur, et aux maires de Paris et du 18e. En voici les principaux extraits :

«Depuis plusieurs mois, le quartier Château Rouge connaît une présence très importante de CRS. Au départ, j'ai pensé que certains problèmes pourraient ainsi être réglés : présence d'une population de toxicomanes grandissante, vente sur les trottoirs et dans le métro par des vendeurs à la sauvette, nuisances sonores tardives... Il n'en est rien. L'espoir né à l'arrivée des CRS s'est transformé en sentiments moins positifs oscillant entre le ras-le-bol, la colère et le découragement.

Que penser lorsque des dizaines de CRS arpentent le quartier, pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et que la situation ne s'améliore pas pour autant ?

Lorsque, à l'heure de la sortie des écoles, je signale à un CRS qu'il y a quatre fumeurs de crack dans la rue Richomme, il me répond : «Vous connaissez le quartier, vous savez comment ça se passe, il y en a partout», et «On ne peut rien faire, on ne peut même pas les arrêter, ce sont de simples consommateurs», et après de légères protestations de ma part (nous parlons de crack tout de même et d'une rue où il y a des centaines d'enfants, car deux crèches et deux écoles), le CRS conclut : «Vous n'avez qu'à vous adresser à votre maire (sic) qui est également mon patron.»

Ce que je fais donc... pour vous dire combien j'ai éprouvé d'incompréhension et de colère. Incompréhension sur le peu de pouvoir que semblent avoir les CRS pour répondre au problème de l'usage de drogues dures sur l'asphalte parisien, et colère qu'un fonctionnaire chargé d'assurer l'ordre public me réponde, en quelque sorte, que je n'ai qu'à me contenter de la situation ou bien démenager ! Colère qu'un CRS se permette de tenir un discours si défaitiste à un habitant et même d'exprimer un jugement personnel.

Je m'interroge de plus en plus sur

les missions des CRS dans notre quartier et sur la politique ou non-politique globale de prise en charge de la question de la toxicomanie à Paris. Lorsque je me laisse aller à des divagations plus pessimistes, je me dis que ça a l'air d'arranger tout le monde (sauf les habitants du quartier) que les toxicomanes se regroupent à Château Rouge.

Je ne désire en rien démenager et je souhaite que mon enfant fréquente les établissements scolaires de la rue Richomme dans l'avenir dans des conditions décentes. Je suis maintenant persuadée que la présence des CRS dans le quartier Château Rouge n'est en aucun cas la solution adéquate pour une amélioration des conditions de vie et je pense qu'il est urgent de trouver des alternatives...»

Claire Heudier

Torcy en scène... enchanteur !

«Mardi 19 juin, les classes des cours moyens de l'école du 5 rue de Torcy nous ont offert une heure de pur bonheur dans la salle des fêtes de la mairie du 18e. Certes, mon fiston n'était pas mal du tout, mais il faut dire qu'ils étaient cinquante ce soir à nous offrir du grandiose, du vrai spectacle, de la qualité, un pur joyau...

A l'initiative du professeur de musique, Marie-Christine Pannetier, les enseignantes ont fait le pari de monter un conte musical inspiré du conte de Grimm *Hansel et Gretel* et de l'opéra *Humperdinck*. Un spectacle époustouflant, admirablement joué, superbement chanté, dans des décors éclatants de couleur et de vie (réalisés par les enfants). Pas une fausse note, pas un raté. Le public (parents et proches), sous le charme, en a oublié d'applaudir à la fin de chaque acte... mais trois rappels tout de même à la fin.

Les enfants ont écrit les textes sous la direction de leurs maîtresses. Pas de vedettariat, pas de rôle secondaire, les Hansel et Gretel et sorcière se succèdent dans un premier rôle joué avec le même plaisir, jusqu'au marchand de sable à trois têtes qui nous offre une qualité de jeu égale. Le chœur, une cinquantaine d'enfants accompagnés au piano par Grigori Abramian, ponctue le spectacle de chansons interprétées avec autant d'entrain que de justesse.

Qui pouvait soupçonner de tels talents, un tel professionnalisme parmi ces enfants de 9 et 10 ans ? Un grand merci à Jean-Philippe Molé, le metteur en scène, qui a su diriger avec brio cette grande équipe pour nous offrir ce divertissement. Merci à Marie-Christine Pannetier qui a su conduire et accompagner «ses» enfants dans cette promenade musicale, à Jean-François Ernotte, professeur d'arts plastiques, qui a su guider les mains des petits artistes. Enfin, mille mercis et bravo à Viviane Gougard-Dubuisson, Annabel de Loiray, Nathalie Le Herpeux, et Nadine Van, enseignantes des cours moyens sans qui rien de ce qui est écrit ici n'aurait été vrai, et à Joseph Haloua, directeur de l'école Torcy.»

Isabelle Arnaud

Dixit Robert

«Vous rapportiez, dans votre livraison de mai, que des participants à un vernissage (des gens de culture, donc) auraient ri en entendant l'un d'eux donner à Annick Lepetit du «Madame

la mairesse». Ils avaient incontestablement tort. Le Robert, comme le Larousse, indique deux sens pour le mot «maïresse» :

1) épouse du maire (ce que, de toute évidence, Madame Lepetit n'est pas).

2) femme exerçant les fonctions de maire (ce qui, me semble-t-il, lui convient à merveille).

En ce qui concerne le deuxième sens, le Robert dit qu'il est rare. Mais la loi sur la parité y remédiera sans doute.

Nous devons convenir que l'usage de «Madame le maire» ou de «Madame la mairesse» vont dans un sens de l'appauvrissement de la langue alors que «Madame la mairesse», même s'il avait fallu l'inventer, allait dans le sens de son enrichissement.

Depuis longtemps déjà, les doctresses sont devenues des «Madame le docteur». Récemment, à la télé une inspectrice revendiquait, pour elle-même, du «Madame l'inspecteur» !... Puis-sons-nous ne jamais entendre les Trissotin nous proposer «Madame l'instituteur» ni la crémère demander à devenir «Madame le crémier» ou, pire encore, «Madame la crémier» !

Lorsqu'il rapporte de telles anecdotes, le 18e du mois ne devrait-il pas, après avoir informé le lecteur, l'éclairer ?»

Jamil Brahimi

20 F pour courir

«Je m'entraîne régulièrement à la course à pied et après avoir essayé le square des Epinettes, j'ai adopté le stade du 132 rue Championnet. C'est plus agréable et stimulant, surtout le dimanche matin où le stade accueille du monde, jeunes et moins jeunes.

Or, mardi dernier, étant en congé, j'ai voulu aller y courir vers midi. J'ai trouvé la grille fermée et le gardien m'a interpellée depuis sa guérite en me demandant si j'avais la vignette ! Quelle vignette ? Celle qu'il faut désormais acheter chaque mois, 20 F, pour avoir le droit de courir au stade ! Désagréable surprise.

J'ai écrit au monsieur responsable «jeunesse et sport» de la mairie du 18e. J'espère avoir des éclaircissements sur cette nouvelle politique peu sociale...

Je suis prête à faire quelque chose pour un retour à un accès libre au stade ou, en tous cas, moins draconien que le nouveau.»

Marie-Andrée Lionnet

PETITES ANNONCES

IMMOBILIER, RECHERCHE

■ Je recherche à acheter appartement dans 18e arr., env. 40 m². Tél. 01 44 85 09 13 (répondre).

■ Entreprise individuelle recherche local à louer de plus de 35 m² pour l'enseignement. Secteur : 18e ouest. Tél. 01 44 92 92 03.

TARIF DES PETITES ANNONCES : 10 F les 40 signes. Pour être publiées le mois suivant, les annonces doivent nous parvenir au plus tard le 20 de chaque mois. Pour nos abonnés : gratuit pour «demandes de logement» et «demandes d'emploi», 50 % de réduction dans les autres rubriques.



Pater familias

Il marche sur le boulevard, l'air à la fois digne et dégagé, le père de famille. Derrière lui, trois gamins s'étagent entre cinq et huit ans et la maman. Ça piaille, crie et se chamaille du côté des enfants. La mère les houspille, crie un peu elle aussi.

Soudain, il se retourne et «pan, pan, pan et re-pan», il les claque tous les quatre, la mère y compris. Stupeur et silence dans les rangs. Le père reprend sa marche, toujours digne. Derrière, on suit.

Marie-Pierre Larrivé

Permissivité

Boulevard de Clichy, un des innombrables sex-shops, peep-show, live sexy couples etc... Une jeune femme à l'entrée fait l'article.

Un couple s'arrête, la cinquantaine sonnée, très province. Lui : «On peut entrer ensemble ?»

La jeune femme : «Bien sûr, tout est possible, tout est permis»

- Elle : «Allez viens, on s'en va. Si c'est comme ça, c'est pas intéressant.»

M.P.L.

Le 18e du mois.

Le 18e du mois est un journal d'informations sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des amis du 18e du mois.

57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10.

Fax 01 42 55 16 17.

Sur Internet à cette adresse :

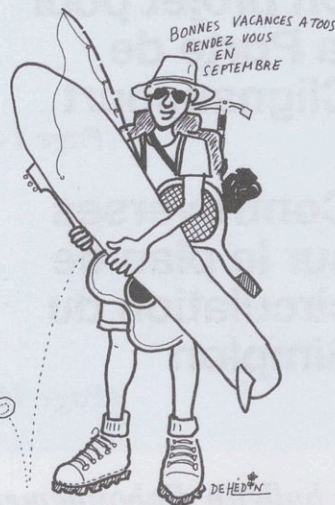
www.paris18.net/dixhuit

Pour écrire : dixhuit@paris18.net

• **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Dan Aucante, Francine Bajande, Karine Balland, Brigitte Bâtonnier, Nathalie Bircham, Christine Brethé, Edith Canestrier, Claudie Carayon, Virginie Chardin, Cendrine Chevrier, Michel Conversin, Paul Déhédin, Nadia Djabali, Rémi Douat, Anne Farago, Danielle Fournier, Dorothee Frenot, Claire Friedel, Nicolas Gallon, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Michel Germain, Françoise Hamers, Phaby Housset, Sandra Hueber, Dominique Kopp, Antoine Lagneau, Marie-Pierre Larrivé, Bertrand Lofori, Ludovic Maire, Caroline Marsil, Daniel Maunoury, Noël Monier, Naïri Nahapétian, Thierry Nectoux, Jean-Claude Paupert, Patrick Pinter, Rose Pynson, Michèle Stein, Delphine Torrekens, Jean-François Vuillerme. • **Rédactrice en chef pour ce numéro** : Nadia Djabali. • **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

A NOS LECTEURS

Comme chaque année, le 18e du mois ne paraîtra pas en août. Le prochain numéro sera celui de septembre.



Le saturnisme, cette "maladie d'un autre temps" ... encore d'actualité dans nos quartiers

L'école maternelle rue Saint-Luc a été fermée quelques jours après qu'on se soit aperçu qu'un enfant souffrait de saturnisme et peut-être l'aurait contracté là. Cet épisode attire à nouveau l'attention sur la présence de cette maladie grave dans plusieurs quartiers de notre arrondissement.

Saturnisme : nom masculin. Ensemble de troubles causés par l'intoxication chronique par le plomb ou ses dérivés, dit le dictionnaire Hachette. Le saturnisme peut provoquer des troubles graves, parfois irréversibles, du système nerveux avec conséquences sur l'apprentissage, le comportement et la psychomotricité. A cause des résidus de plomb stockés dans les os, des cas très sérieux d'intoxication peuvent se transmettre bien des années plus tard, en cas de grossesse, à l'enfant en gestation.

Dans les immeubles anciens

Il se développe le plus souvent dans les immeubles construits avant 1948, date à laquelle la peinture au plomb a été interdite. Cette maladie touche principalement les jeunes enfants particulièrement attirés par les écaillés de peinture auxquelles le plomb confère un goût sucré. Au delà de 36 microgrammes par litre de sang, le taux de plomb est considéré comme anormal, à 100 il devient dangereux. Le ministère de la Santé estime que 250 000 enfants en France vivent dans des environnements à risque. Il ajoute que 85 000 enfants de 1 à 6 ans présentent un taux de plombémie supérieur à 100, et 8 200 un taux supérieur à 200 (on a même vu des taux allant jusqu'à 420 !)

Souvent associée à l'habitat ancien et/ou insalubre, cette intoxication n'est pas un phénomène nouveau dans notre arrondissement. Lors d'un CICA consacré à la san-

té qui s'est tenu en octobre dernier, la préfète de Paris, Colette Horel, faisait état d'une cinquantaine d'immeubles touchés dans le 18e (voir encadré). La municipalité du 18e, quant à elle, y faisait le constat suivant : «La santé des Parisiens est plutôt bonne et l'offre de soins importante à Paris. Pourtant des disparités criantes existent selon le statut social et des pathologies d'un autre âge (comme le saturnisme, la tuberculose) persistent, en particulier dans notre arrondissement où l'on peut constater la très mauvaise santé des personnes en situation de précarité».

Pour Colette Horel, la situation parisienne est compliquée, d'autant que la propriété y est presque entiè-

d'un immeuble situé au 97 rue des Poissonniers qui appartient à plus de 60 % à la Ville de Paris. «Le cas de cet immeuble est particulièrement consternant : dans des logements exigus et insalubres s'entassent aujourd'hui encore cinq familles, soit pas moins d'une trentaine de personnes dont vingt enfants. L'immeuble est dans un état de délabrement avancé : fenêtres murées de parpaings, dont certains ont été percés pour pratiquer de nouvelles ouvertures, plafonds qui s'écroulent, comme dans la salle d'eau du premier étage... Certaines familles y habitent depuis bientôt dix ans, élevant comme elles le peuvent leurs enfants dans des conditions de vie déplorables : l'une de ces familles

lement sur l'action des agents de la PMI (protection maternelle et infantile). Ainsi, la PMI de la rue Boinod procède à un prélèvement sanguin sur les enfants atteints, tous les deux mois, pour surveiller le taux de plomb, et envoie les cas les plus inquiétants à l'hôpital Robert Debré. Mais il n'existe pas de traitement permettant de combattre cette intoxication, sinon de soustraire les enfants à ces foyers en relogant les familles et en détruisant ou en réhabilitant les immeubles en cause», explique-t-on à MVS.

Et à la maternelle Saint Luc

La détection d'un cas de saturnisme à la Goutte d'Or, probablement contracté à l'école maternelle Saint-Luc, recadre le débat autour du fait que cette intoxication n'est pas seulement l'apanage de l'habitat insalubre mais aussi d'infrastructures du service public.

En novembre dernier, une institutrice décèle un comportement anormal chez l'un de ses élèves âgé de cinq ans. Le médecin scolaire diagnostique le saturnisme et envoie l'enfant à la PMI qui ne trouve rien. Un nouvel examen, pratiqué en avril, confirmera la présence d'une plombémie supérieure à 100 microgrammes par litre de sang. Or cet enfant vit depuis sa naissance dans un immeuble récent, il n'a donc pas pu être intoxiqué à son domicile. Alors qu'une première analyse n'avait rien révélé, le 17 mai dernier, de nouveaux prélèvements des peintures de la maternelle détectent des taux de plomb très élevés. La norme est de 1 microgramme par centimètre carré, or certaines classes ont des taux de 22 mg par cm².

Les écoles d'avant 48 inspectées

Lors d'une réunion d'information montée en catastrophe, Annick Lepetit a annoncé aux parents des mesures urgentes. Outre un dépistage sur tous les bambins de l'école, les murs des parties sensibles ont été recouverts avant que d'importants travaux aient lieu cet été.

C'est en 1999 que la Ville de Paris a demandé à son laboratoire d'hygiène de visiter les 350 écoles construites avant 1948 (la moitié du

(Suite page 4)



Le jeudi 7 juin, les parents d'élèves de l'école Saint-Luc étaient invités à une réunion organisée par la mairie du 18e, avec les services sanitaires.

L'association Mieux vivre au Simplon a répertorié un certain nombre d'immeubles touchés par le saturnisme dans le quartier Simplon et les quartiers limitrophes. Les adresses sont les suivantes :

3, 19, 34, rue du Nord ; 10, passage Championnet ; 18, 26, 34, passage Duhesme ; 2, passage Kracher ; 12, rue Neuve-de-la-Char-donnière ; 87, 89, 97, rue des Poissonniers ; 46, 48, 52 bis, 66, 76, 82, rue de Clignancourt ; 11 (un hôtel), 13, 47, 54, rue Doudeauville ; 5, 30, 73, rue Labat ; 8, 12, 16, 19, rue de Laghouat ; 12, 13, 19, rue Léon ; 14, 27, 44, 46, 178, rue Marcadet ; 118, 137, boulevard Ney ; 29, 45, 155, rue Ordener ; 7, 33, 41, 46, 55, rue des Poissonniers.

Un dossier sur le saturnisme est disponible sur le site de l'association : <http://mvs.ouvaton.org>

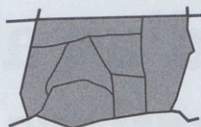
rement privée. En matière d'insalubrité, trois acteurs doivent travailler de manière partenariale : le préfet de police, qui a compétence sur les hôtels meublés et ceux menaçant ruine ; le maire de Paris via les services techniques de l'habitat qui peuvent demander aux propriétaires d'effectuer les travaux nécessaires à la mise hors de portée des peintures au plomb ; le préfet de Paris. Ils peuvent obliger les propriétaires récalcitrants à engager des travaux... mais que fait-on quand le propriétaire récalcitrant est la Ville de Paris ?

L'association Mieux vivre au Simplon (MVS) a enquêté cet automne et particulièrement dénoncé le cas

compte ainsi deux enfants atteints de maladies chroniques graves, dont l'une est le saturnisme.»

Du plomb au Simplon

Le directeur de l'école élémentaire du 7 rue Championnet a dénombré vingt-deux familles parmi les parents de ses élèves vivant dans un foyer de saturnisme. «Les professionnels de la santé, pédiatres, médecins, assistantes scolaires et sociales, y sont confrontés depuis des années. Nous ne pouvons que constater la lenteur de l'éradication de ce fléau et le peu d'empressement des autorités à agir. La politique de prévention mise en œuvre par les pouvoirs publics repose essentiel-



(Suite de la page 3)

parc) avec une priorité sur les 150 maternelles. Sur 97 établissements scolaires visités depuis, environ 84 % posent problème avec une teneur en plomb supérieure aux normes acceptables. Pour le 18^e arrondissement, certaines écoles ont déjà fait l'objet de travaux : 26 rue du Mont-Cenis, 2 et 4 rue Charles Hermite, 15 rue Houdon.

D'autres maternelles vont voir des travaux s'engager dans un avenir proche : 3 rue Saint Luc, 51 rue du Département, 3 rue Ferdinand Flocon, 19 rue des Amiraux, 7 rue de Torcy, 1 rue Gustave Rouanet, 56 rue d'Orsel.

La Ville de Paris souhaite que le diagnostic soit terminé pour la rentrée 2001 dans les maternelles, d'ici la fin de l'année civile pour les restaurants scolaires des écoles primaires afin que d'ici la rentrée scolaire 2002, l'ensemble des établissements soient traités.

Si aujourd'hui la priorité a été mise sur les écoles, on peut aussi se demander si d'autres lieux construits avant 1948 et gérés par la collectivité (bibliothèques, espaces sportifs, etc.) ne sont pas aussi à analyser.

Nadia Djabali

Le procès du policier violent renvoyé en octobre

Le procès d'un policier de la brigade anti-criminalité (BAC) du 18^e, Sébastien L., accusé de violences et injures racistes à l'égard de quatre jeunes femmes d'origine maghrébine, procès qui devait avoir lieu le 30 mai, a été renvoyé au 24 octobre.

L'affaire avait commencé dans un bar à karaoké du boulevard de Clichy. Nadia Hani, habitante de la Goutte d'Or, ses deux sœurs (également du 18^e) et une amie, ayant refusé de donner de l'argent à une chanteuse, s'étaient prises de querelle avec elle. Trois policiers présents dans le bar, et qui n'étaient pas en service, étaient intervenus. Les jeunes femmes auraient été ensuite passées à tabac et insultées, avant d'être gardées à vue pendant trente-six heures dans trois commissariats différents du 18^e. (Voir le 18^e du mois janvier 1999).

Malgré les traces de coup très visibles sur Nadia Hani, et malgré un certificat médical, l'Inspection générale des services (la police des polices) avait refusé par deux fois d'enregistrer sa plainte, les collègues de Sébastien L. ayant, semble-t-il, respecté une sorte de "loi du silence". Il avait fallu que SOS-Racisme intervienne et que la presse s'empare de l'affaire pour que la préfecture de police contraigne l'IGS à ouvrir une enquête.

Le "bureau des temps" enquête dans le 18^e

Le 18^e et spécialement le quartier Porte Montmartre, ont été choisis pour une enquête et une expérience pilote afin d'améliorer la concorde entre horaires des services publics et rythmes de vie des habitants.

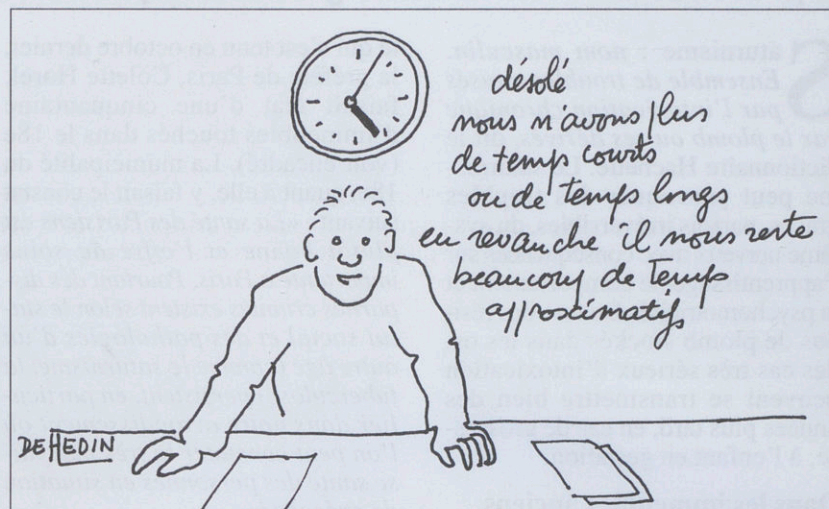
Comme quatre autres arrondissements parisiens, le 18^e a été choisi pour piloter la mise en place du "bureau des temps". La réflexion, menée au sein d'une commission dirigée par Anne Hidalgo, première adjointe au maire de Paris, et à laquelle participe Annick Lepetit, a permis de mettre au point la méthode à suivre.

Le principe

L'objectif du bureau des temps est de permettre aux citoyens une meilleure articulation entre vie professionnelle et vie familiale. A partir du constat d'une inadéquation entre les horaires des services publics et les rythmes de vie des habitants, et notamment en ce qui concerne les gardes d'enfants et les activités de loisirs, le bureau des temps aura pour mission de travailler à la concorde entre l'offre et la demande. Il ne s'agit pas d'allonger les plages horaires d'ouverture des services publics, mais plutôt de travailler à des aménagements différents, adaptés au mieux aux situations et particularités locales.

Un quartier expérimental

Annick Lepetit a proposé le quartier Porte de Clignancourt - Porte Montmartre - Moskova comme



quartier expérimental pour le 18^e arrondissement. Site prioritaire au titre de la "politique de la ville", ce quartier bénéficie d'un tissu associatif dense, sur lequel la mairie d'arrondissement aura besoin de s'appuyer pour identifier les besoins et travailler à un aménagement des temps au plus proche des attentes. Le choix de ce quartier s'inscrit aussi, selon Annick Lepetit, dans une réflexion à plus long terme.

Avant l'arrivée du tramway sur le boulevard Ney, et donc d'un aménagement urbain lourd, il lui semble pertinent de profiter du thème de

l'aménagement des temps pour rapprocher ces quartiers et installer démarche et habitude de concertation. De plus, la ville de Saint-Ouen ayant déjà une expérience dans ce sens sur les thèmes des transports et des gardes d'enfants, il paraissait intéressant de choisir un territoire limitrophe pour penser le temps dans une continuité géographique.

Concertation

La DATAR (Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale), partenaire de la Ville de Paris sur ce chantier, enclenchera de façon plus concrète le travail cet été en menant des enquêtes auprès des usagers et des habitants afin d'identifier les attentes locales. A partir de ces enquêtes, sera mise en place à l'automne une campagne d'information de la population (CICA, journées portes ouvertes et éventuellement conseils de quartier). Dans le même temps, des "tables quadrangulaires" réunissant habitants, associations, élus locaux concernés et services de la ville seront mises en place sur les quartiers.

Ouverts en soirée ?

La mairie d'arrondissement espère voir déboucher ce travail de concertation sur des réalisations concrètes au cours du premier semestre 2002. Aujourd'hui, impossible de savoir quels seront les aménagements mis en place, puisqu'ils dépendront des résultats de la concertation locale. On peut toutefois d'ores et déjà penser que les aménagements porteront en priorité sur l'ouverture des équipements sportifs, culturels et des lieux de garde pour enfants en soirée, car c'est en grande partie là que le bât blesse.

Sandra Hueber
et Laurent Gomis

Une question posée dans toute l'Europe

Une chose que nous avons tous en commun, c'est le temps. Mais il est vécu au rythme de chacun : le paysan et le citadin ne le vivent pas avec les mêmes impératifs. Cette gestion du temps est devenue une question incontournable en ville. D'elle dépend le fragile équilibre entre boulot, métro, dodo, vie de famille, loisirs... Cette prise de conscience que l'organisation rythmée de la journée est transformée en casse-tête, et qu'elle est aussi facteur d'exclusion, n'est pas nouvelle.

Le phénomène se retrouve à l'échelle de l'Europe. Des femmes italiennes, au début des années 90, ont pris l'initiative d'actions à partir d'un dialogue social avec les municipalités, reprises par une loi adoptée au parlement. Depuis, un *Officio del tempo* fonctionne dans toutes les villes italiennes de plus de 30 000 habitants. Les municipalités sont intervenues sur la flexibilité horaire des administrations. Certaines ont institué une *Journée du citoyen* par semaine offrant un service continu et prolongé. Maintenant, c'est vers

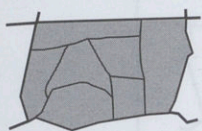
le privé que se tourne l'attention.

Les Pays-Bas en ont fait une cause nationale. La loi permet aux salariés de négocier leurs horaires jusqu'à une diminution de leur temps de travail s'ils le souhaitent, les horaires publics se réaménagent régulièrement et le gouvernement a lancé un plan d'aménagement des temps publics. Les porteurs de projets se retrouvent autour de thématiques comme "crèches et écoles", "services de proximité", "loisirs sportifs", "partage du travail entre deux employés".

A Stockholm, les services municipaux travaillent sur des horaires des plus flexibles en partant du principe qu'une meilleure organisation est plus profitable qu'une réduction.

Les Allemands ont quelques petites longueurs d'avance sur nous, les Espagnols sont en retard.

En France, le Territoire de Belfort, Poitiers, Saint-Denis, la Gironde sont des territoires pilotes soutenus par la DATAR. A terme, huit à dix projets entreront dans le dispositif, dont Paris... et le 18^e.



Léo Mare fête ses 30 ans

Le club de plongée du 18^e, fort de 140 adhérents, organise entraînement en piscine, sorties dans des fosses et en mer, et une découverte du milieu marin.

Le club de plongée **Léo Mare**, qui s'entraîne régulièrement à la piscine Bertrand Dauvin (près de la Porte de Clignancourt), fête ses trente ans de plongée dans le 18^e. **Léo Mare** : ce nom, outre le jeu de mots, est une double référence à Léo Lagrange et à la traduction latine de "mer".

À l'origine, il y avait le club **Léo Lagrange** du 18^e, qui organisait toutes sortes d'activités de loisirs, entre autres de la plongée sous-marine à la piscine des Amiraux. Après la disparition de cette activité en 1970, cinq passionnés montent le **Club du Masque**. Parmi eux, Maurice Pytkiewicz, actuel président de **Léo Mare**. « À la deuxième séance on s'est retrouvés à neuf... » En juin 1971, le club est fort de vingt-quatre adhérents. Aujourd'hui, **Léo Mare**, digne héritier du **Club du Masque** depuis 1984, compte cent-quarante adhérents.

Le club a bien changé. Il est toujours affilié à la **Fédération des clubs Léo Lagrange** mais a pris une complète autonomie : il n'y a plus d'autre club **Léo Lagrange** dans le 18^e. Il a diversifié ses activités et les sorties se sont développées. Chaque année, le club organise deux sorties en mer de trois jours, à la Pentecôte et à la Toussaint. Et tous les deux ans, la sortie de la Toussaint dure dix jours, en mer chaude. Au programme pour 2001, Ibiza.

Mais l'année est aussi ponctuée de sorties dans des fosses ou d'anciennes carrières. Car si la piscine est l'endroit idéal pour débiter, les sorties permettent de se confronter à un univers naturel, plus intéressant, mais aussi plus dangereux.

Dans la même optique, une

branche "bio" – étude du milieu sous-marin, photos, films... – est née en 2000 grâce à un adhérent, titulaire d'une licence de biologie. Cette activité fut vite plébiscitée.

Tous ces changements n'ont en rien altéré, bien au contraire, les valeurs que **Léo Mare** prône depuis trente ans. La plongée, explique Maurice Pytkiewicz, demande rigueur, solidarité et discipline. Des qualités qui dépassent le premier

plus grand nombre, puisqu'il s'agit du montant du "ticket-loisir" remboursé par la caisse d'allocations familiales.

Le développement d'émissions comme celles du commandant Cousteau, puis de Nicolas Hulot par exemple, a braqué les projecteurs sur la plongée. L'année du **Grand Bleu**, **Léo Mare** a dû refuser du monde. « Presque tous les vendredis soirs on avait quinze,



Une séance d'entraînement de **Léo Mare** à la piscine Bertrand Dauvin.

objectif, "enseigner la plongée", et débouchent sur les deux autres, "faire partager la passion de la mer" et "développer la vie associative basée sur le bénévolat".

À **Léo Mare** en effet, tous sont bénévoles. Le club a un budget annuel de 382 000 francs, dont 12 000 francs d'aides de la Ville de Paris et du **Fonds national de développement du sport**. La cotisation annuelle (payée par tous, y compris le président) s'élève à 950 francs. Cette somme permet à **Léo Mare** d'enseigner la plongée au

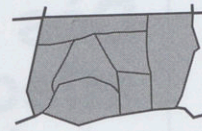
vingt personnes qui venaient faire un baptême. C'était du délire, vraiment du délire.»

Le baptême de plongée, qui est gratuit, est la première expérience. Le moniteur explique les bases de la plongée, montre le matériel et surtout rassure le débutant, le prenant par la main pour effectuer le tour de la piscine. Après quoi, les élèves sont pris en charge par groupes de niveaux, de trois à cinq élèves. La pédagogie est progressive, chacun avance à son rythme.

Aujourd'hui, la plupart des nouveaux arrivants ont passé des vacances-plongée en mer chaude. Mais il faut tout reprendre. À **Léo Mare**, il s'agit d'un véritable investissement : chaque semaine, au moins une heure de pratique, plus pour les titulaires du premier niveau, une heure à la fosse de Villeneuve-la-Garenne (20 mètres) et deux heures et demi de théorie. Pour Maurice Pytkiewicz, la plongée est un sport dangereux, et les précautions sont nécessaires. Depuis trente ans, le club n'a jamais connu un seul accident.

Claire Friedel

□ Association **Léo Mare**, piscine Bertrand Dauvin, 12 rue René Binet, métro Porte de Clignancourt, le vendredi de 20 h 15 à 22 h 30.



Bientôt une maison des associations dans le 18^e ?

« Nous avons la ferme volonté d'ouvrir une maison des associations dans notre arrondissement avant six ans. » Annick Lepetit, maire du 18^e, et son adjointe chargée de la vie associative et de la démocratie locale, Martine Timsit, s'expriment devant le bureau de PUMA, le 13 juin dernier.

Un lieu existe

Petit retour en arrière : trois ans déjà que l'association PUMA 18, "Pour une maison des associations dans le 18^e", s'est constituée et mène l'action. Prenant acte du travail accompli par le collectif d'associations réuni dans PUMA, Annick Lepetit a décliné les atouts du 18^e à figurer parmi les premiers arrondissements de Paris à se doter d'un tel équipement : la demande des associations est forte et exprimée depuis de longues années du fait de la carence en équipements associatifs. Un lieu existe, l'hôtel Mathagon, 2 000 m² dont 400 peuvent être rapidement aménagés, à condition de lever l'hypothèque de sa préemption par la Ville pour une autre utilisation, difficulté juridique qui devrait pouvoir être surmontée.

Situé rue Marcadet, au cœur de l'arrondissement, l'hôtel Mathagon pourrait être l'habitable d'un projet intelligent, polyvalent, répondant au mieux aux besoins. Pour la maire du 18^e, pas d'effet d'annonce : il s'agit aujourd'hui de bâtir avec les associations de l'arrondissement un projet viable et novateur qui devra être remis au maire de Paris.

Partant de la spécificité de notre arrondissement, de la spécificité de chaque association, il faut garder en ligne de mire l'intérêt global des habitants du 18^e, pour construire un outil qui permette de fédérer les projets des associations, faire un véritable espace de vie et d'échanges.

Et aussi des petits équipements par quartiers

Cela n'empêcherait pas l'ouverture de petits équipements par quartier, comme l'ont rappelé Annick Lepetit et les représentants de PUMA.

La discussion, très ouverte, s'est poursuivie sur les modes de gestion de la maison. Rien n'est fixé, bien entendu, mais un cheminement possible conduirait à une répartition des fonctions – selon les compétences – entre la municipalité et les associations utilisatrices, selon la formule exprimée par les élues d'« une gestion partenariale publique ».

Brigitte Bâtonnier

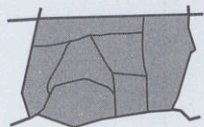


PARIS18.NET

La vie de votre quartier sur Internet



Rendez-vous sur
www.paris18.net



Dès la fin juin, des policiers affectés aux quartiers du 18e et circulant à pied

Cette nouvelle étape de la mise en place de la "police de proximité" a été annoncée par le commissaire Laville.

Ce sont les habitants de la cité Charles Hermite qui ont eu la primeur de l'information : lors d'une réunion organisée chez eux (voir page 10), M. Laville, commissaire principal du 18e, a annoncé une nouvelle étape dans la mise en place de la police de proximité dans l'arrondissement, à partir de la dernière semaine de juin.

Le commissariat du 18e, a indiqué M. Laville, a "touché" depuis le 18 juin vingt-cinq nouveaux policiers, qui vont être affectés, avec d'autres collègues, à la "police des quartiers".

Quelques-uns de ces nouveaux arrivants remplacent des collègues âgés partant à la retraite, mais globalement cela représente un nouveau renforcement des effectifs dans l'arrondissement. Et surtout, un découpage de l'arrondissement en secteurs a été effectué. Une part notable des policiers du 18e y sera affectée.

Un concept resté abstrait

La "police urbaine de proximité", c'est un concept lancé par M. Chevènement quand il était ministre de l'Intérieur, et repris par Daniel Vaillant ; mais jusqu'à présent, pour le public, ce changement qui se veut fondamental restait peu perceptible. La mise en place de ce nouveau concept, à Paris, s'était surtout traduite par une réorganisation interne des services de police.

Auparavant, les personnels de la préfecture de police étaient divisés essentiellement en deux grandes directions : d'un côté la police de sécurité, de la voie publique, de l'autre côté la police judiciaire. Les commissariats centraux d'arrondissement, dont dépendaient tous les policiers en tenue et certains "en

civil", relevaient de la police de la voie publique. Mais les commissariats de quartier relevaient, eux, de la police judiciaire. Les gens avaient parfois du mal à s'y retrouver.

La réforme a entraîné le regroupement des commissariats de quartier et des commissariats d'arrondissement sous une même autorité. C'était un progrès, mais qui en fin de compte changeait peu de choses pour les simples citoyens.

La campagne des municipales l'a confirmé : ce que demandent, majoritairement, les habitants du 18e en matière de police, ce sont des policiers présents sur les quartiers, connaissant le quartier où ils travaillent et connus des habitants, à qui on puisse s'adresser pour signaler un problème, ou demander aide, et qui puissent percevoir à temps les situations nouvelles et réagir. Cela signifie : des policiers affectés à un secteur précis, et circulant à pied.

C'est précisément ce qu'a annoncé le commissaire Laville. Jusqu'à 23 h, ces policiers sillonneront leurs quartiers. A pied ? «Oui, à pied. Mais pas seulement. Il faut aussi qu'ils soient aidés par des véhicules...»

Bien entendu, il faut une période de rodage. «Ils vont d'abord effectuer un état des lieux, faire connaissance avec les commerçants, les gar-

diens d'immeubles, les responsables associatifs. A vous de leur donner toutes indications sur les petites choses du quotidien, livrez-leur vos soucis, vos problèmes, vos observations», dit le commissaire Laville.

Cela représentera un changement important dans la pratique et la vie quotidienne des policiers de base. Ils vont devoir s'y adapter. Leurs syndicats, on le sait, tout en se déclarant



Le commissaire Laville

pour la plupart d'accord avec les objectifs de cette "police de proximité", ont émis des réserves car, disent-ils, cela nécessite des effectifs bien plus nombreux.

C'est à suivre.

Des agents municipaux

Dans le même temps, la nouvelle municipalité de Paris a fait voter la création d'un corps d'agents municipaux affectés à la sécurité. Cela ne s'appelle pas "police municipale", mais ça en a déjà un peu la couleur. Ces quelque mille "agents de médiation sociale" assureront dès la rentrée prochaine la surveillance des entrées et sorties des sept cents écoles parisiennes ; jusqu'à présent, la moitié seulement des écoles bénéficiaient d'une surveillance.

Cela déchargera d'autant les policiers, qui pourront ainsi se consacrer à d'autres tâches.

En dehors des heures d'entrées et de sorties d'écoles, que feront ces nouveaux agents de la Ville ? Une réflexion est en cours à ce sujet. D'ores et déjà, on sait qu'on demandera à une partie d'entre eux d'assurer la surveillance des squares et jardins publics.

Les usagers de quelques "squares à problèmes", entre autres le square Boinod, ne se plaindront pas si une surveillance plus régulière est mise en place...

N.M.

Montmartre



Le Montmartrobus nouveau est arrivé

Tout beau, tout neuf, le Montmartrobus nouveau est arrivé. La RATP vient de mettre en service de nouvelles voitures sur la ligne. Plus petites que les autres, plus maniables donc pour circuler dans les petites rues tortueuses (et parfois encombrées) de la Butte, ces voitures sont accessibles aux fauteuils roulants. De plus, leur moteur électrique est silencieux. Un plaisir donc pour les habitués comme ceux qui vont découvrir cette "petite" ligne qui accueille un million de voyageurs par an.

Le Montmartrobus nouveau a été officiellement inauguré jeudi 28 juin : accueil des personnalités devant la mairie du 18e, place Jules Joffrin, terminus de la ligne, face aux bornes de recharge près du square de Clignancourt, trajet jusqu'à la place du Tertre, allocutions et cocktail pour finir chez la Mère Catherine.

A la santé d'André Gill

A la santé d'André Gill, que ça pétile ! Les riverains de la rue André Gill ont fêté ensemble, jeudi 14 juin, le retour de leur dessinateur préféré et bu à sa santé. Au fond de la rue en impasse, au pied de beaux immeubles début de siècle, ils avaient installé des tréteaux et chacun est descendu, bouteilles et victuailles sous le bras, prendre le pot de l'amitié devant le buste d'André Gill revenu.

Celui-ci avait été descellé, jeté à terre et brisé le 5 juin 2000 par des vandales. Il a fallu un an tout juste pour réparer les dégâts. La réinstallation de la statue a été fêtée comme il se doit par les riverains, depuis la plus ancienne habitante (cinquante-cinq ans de résidence) jusqu'au plus récent (un jeune violoniste installé là depuis un mois seulement). Il faisait beau et personne n'a posé de lapin à Gill.

(Voir la rubrique Histoire page 19.)

Lavagem lo Sacré-Cœur, Bahia à Paris

1^{er} juillet 2001 midi : un cortège de musiciens, de danseurs et de femmes vêtues de blanc, portant des fleurs et des vases d'eau parfumée, un cortège religieux mais coloré comme un carnaval brésilien, montant, à travers les rues de Montmartre, de la place Blanche au parvis de la basilique pour en laver les marches : c'est "Lavagem lo Sacré-Cœur".

Pour la quatrième année consécutive, l'association Fafadiêse a organisé cette cérémonie, transposant à Paris une tradition de Bahia où chaque année, pour purifier la ville de ses mauvais esprits, des femmes vêtues du blanc traditionnel (couleur de la paix) lavent les marches de l'église Nosso Senhor de Bonfim.

Musiciens et danseurs brésiliens au rendez-vous pour ouvrir le cortège parisien. Habitants du quartier et touristes étaient invités à participer, à crier avec eux «Axé» (paix) et à laver les marches.

Impression Diffusion Graphique



L'imprimerie coopérative

au service de votre

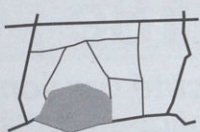
communication

de la conception à la diffusion
de tous vos documents,
un service complet
pour répondre à vos besoins.

4 bis, rue d'Oran - 75018 Paris

Tél. 01 42 58 17 18 - Fax 01 42 58 00 49

E-mail : idg.scop@wanadoo.fr



Balade dans les jardins publics (ou très privés) de Montmartre

Tous les dimanches jusqu'au 15 octobre, il y a visite guidée des jardins de Montmartre, parmi lesquels quelques-uns très secrets...

Vivement dimanche, qu'on "jardine" du côté des espaces verts publics ou privés de Montmartre : la Direction des parcs et jardins de la Ville de Paris organise, tous les dimanches, depuis début mai et jusqu'au 15 octobre, une promenade guidée dans les jardins de Montmartre.

Rendez-vous à 15 h devant la gare haute du funiculaire et en route. Premier arrêt au point-info, petit local creusé dans le mur du square Nadar, pour s'inscrire (38 F), et la visite commence avec une station devant la statue du chevalier de la Barre tout nouvellement érigée en février dernier et petit topo historique sur ce jeune homme «suppliqué le 1er juillet 1766 à l'âge de 19 ans pour n'avoir pas salué une procession», comme dit le cartouche du socle.

Les trois érables de Mick

Traversée du Montmartre des touristes (attention à ne perdre aucun botaniste) pour gagner le parc de la Turlure où Vénus Solé, la jeune femme conférencière, explique l'origine du nom (un moulin) comme du jardin (vendu à la Ville par les sœurs du Cénacle et ouvert au public en 1987). Descente des terrasses en gradin (on apprend que la petite grotte où le jar-



Dans le jardin sauvage Saint-Vincent.

dinier remise ses outils abritait dans le temps une statue de la Vierge... *sic transit*) jusqu'à la dernière où les boulistes tirent et pointent. Vénus signale que c'est le sport local et, à la sortie de la Turlure, elle nous montre, en contrebas de la rue Saint Vincent, un autre terrain de boules, privé celui là. Ce ne sera pas le dernier...

Après la Turlure, on entre dans un domaine plus secret : d'abord le *jardin sauvage Saint Vincent* (ouvert au public seulement le samedi après-midi, mais elle a la clef). On chemi-

ne entre chélidaines, gaillet-gratte-rons, salicaires, populages des marais et lysimaques, toutes plantes spontanées de nos régions, non pas cultivées mais préservées.

Autre clef magique et on pénètre, par une porte voûtée, dans le jardin attenant, celui du Musée de Montmartre. Là, pause devant trois érables donnés par Mick, la fameuse cantinière, qui les avait élevés en pots dans leur jeunesse, puis, nouvelle porte et nouvelle clef, on se retrouve dans la vigne de Montmartre : 1 500 m² cul-

tivés, et deux mille pieds de vigne donnant douze cents bouteilles de la célèbre "piquette". On admire.

Retour dans les rues : rue Cortot, rue de l'Abreuvoir, rue des Saules toutes enguirlandées de lierre, glycine ou hélianthès, et nous voici rue Norvins devant la *Cité des arts*. Pianotage de digicode et Paris disparaît.

Un aimable chat gris ouvre la voie dans des allées tournantes et descendantes à travers un fouillis de végétation. Des maisons blanches ou grises derrière les feuillages, un air de guitare (des artistes habitent là), des gamines qui se poursuivent dans le sous-bois, un vélo accoté à un arbre, une voiture incongrue sur une pelouse, un terrain de boules (encore), c'est la campagne, 6 700 m² de campagne, la masse boisée la plus importante de la Butte, une île.

La visite continue

On revient en ville et la promenade continue : la rue Girardon, l'allée des Brouillards et son château, le square Suzanne Buisson avec son peuplier sous haute surveillance, penchant depuis la tempête, et sa fontaine dédiée à saint Denis («Y rincer la main procure toutes sortes de bonnes choses mais... il n'y a pas d'eau qui coule», annonce Vénus). Puis l'avenue Junot et sa "cité interdite" (cet ensemble résidentiel dont on n'aperçoit que les cimes des arbres derrière les hauts murs gardant de toute intrusion et où les interphones portent des noms de peintres célèbres, codes cachant les noms même des habitants), la villa Léandre, la trouée verte, dernier vestige du Maquis (à gauche, un terrain de boules... décidément !). Et la rue Lepic et le jardin suspendu du moulin de la Galette (pas de clef magique, il paraît que c'est pour raison de sécurité), la rue d'Orchampt et l'arrêt obligé devant la maison de Dalida, la rue des Trois Frères (oh, une épicerie fine, *Maison Collignon* dit l'enseigne, une fabuleuse Amélie l'aurait-elle fréquentée ?)... Et la visite se termine en beauté avec le jardin secret des Abbesses.

La clef magique fonctionne. On pénètre dans cet enclos qui n'ouvre que pour quelques enfants des écoles, ou alors seulement le jour de la fête des jardins en septembre. Des plantes médicinales, des plantes aromatiques mais aussi un arbre à kiwis et un framboisier (en juin, il porte des fruits et chacun détourne les yeux pendant que l'autre "vole" une framboise). Une dernière porte, une clef moins magique que les autres et on débouche square Jehan Rictus et place des Abbesses, en terrain connu. C'est fini. A dimanche prochain.

Marie-Pierre Larrivé

La rue de l'Abreuvoir est bornée

Plus de polémique possible rue de l'Abreuvoir sur le nombre de places de stationnement : les (nouvelles) autorités parisiennes ont tranché, les travaux sont faits et "la messe est dite". Chaussée pavée étroite

bordée de larges trottoirs, et alignement de bornes de pierre ponctuant la rue tout du long, empêchent le moindre stationnement entre place Dalida et rue Girardon sauf... un minuscule décrochement au milieu, à

droite en montant, où ne peuvent s'abreuver que trois petits chevaux-vapeur. C'est joli, avec un petit côté rétro et tant pis pour les autos.

On se souvient que de nombreux rebondissements avaient ponctué le traitement de ce dossier par la mairie de Paris. Dans un premier temps, l'adjoint de Tiberi chargé de la voirie avait fortement limité le nombre de places de stationnement, répondant à la demande de la plupart des associations de Montmartre, et de la RATP, inquiète des difficultés que rencontrait le Montmartrobus pour passer.

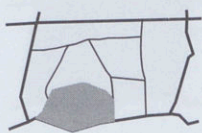
Mais ensuite des riverains de la rue, parmi lesquels des personnalités influentes, avaient fait pression pour que cette première décision soit annulée. L'adjoint de Tiberi avait lancé une consultation des riverains - d'ailleurs contestée par les associations à cause de son périmètre trop restreint - et avait finalement annoncé 27 places de stationnement.

La nouvelle municipalité élue en mars est revenue au projet initial.

Mégane Renault



La nouvelle municipalité de Paris est revenue au projet initial...



Le Falun Gong s'installe dans le 18e

Le mouvement religieux Falun Gong, qui en Chine est interdit et persécuté car son influence considérable inquiète le pouvoir, multiplie les apparitions publiques dans le 18e arrondissement. Controverses...

Fin mai, les commerçants installés en contrebas du Sacré-Cœur ont eu la surprise d'apercevoir les adeptes du Falun Gong pratiquer leurs exercices sur la place Suzanne Valadon, chaque dimanche. Banderoles déployées sur une partie de la place, dépliants expliquant la philosophie orientale du mouvement sur des tables de fortune et pétition contre les persécutions en Chine, accompagnaient la démonstration des gestes de *qigong* (exercices énergétiques proches du *taïchichuan*) d'une quinzaine de personnes. Le Falun Gong, qui recrute dans le monde entier, est une organisation religieuse classée parmi les sectes par les autorités chinoises, mais non par la mission interministérielle française de lutte contre les sectes.

Une pétition

Vrai coup de pub dans ce haut lieu touristique de Montmartre ou pratique à l'orientale (sur les places publiques) de gestes millénaires inspirés du bouddhisme ? La question était suffisamment troublante pour qu'un enseignant habitant le quartier fasse circuler une pétition demandant le retrait de l'autorisation donnée au Falun Gong pour exercer en face du funiculaire. «*Ne sommes-nous pas là en présence d'un mouvement susceptible d'endoctrinement moral ?*»,



Les adeptes du Falun Gong en démonstration place Suzanne Valadon.

écrivait son auteur, qui dénonçait l'ambiguïté des pratiques de "bien être" que professe cette "religion".

La pétition a largement été signée par les commerçants avant d'être envoyée à la mairie, à l'hôtel de ville et à la préfecture de police. Cette dernière, qui accordait chaque semaine une autorisation temporaire au mouvement, ne l'a pas renouvelée. Mais les adeptes du Falun Gong poursuivent leurs exercices chaque matin au square Rachmaninov (rue Tristan Tzara, dans le 18e), dans le jardin du

Luxembourg (5e) et aux Buttes Chaumont (19e).

Le Falun Gong est apparu en Chine en 1992. Il a tout de suite connu un très grand succès, dû notamment au discrédit des écoles traditionnelles chinoises au début des années 1990. L'ampleur de ce succès inquiétant les autorités chinoises, les persécutions ont commencé en 1999. Mais les adeptes ont manifesté publiquement leur attachement au Falun Gong. L'exemple le plus spectaculaire est l'immolation de cinq d'entre eux pla-

ce Tiananmen en janvier dernier.

Depuis 1999, le mouvement est non seulement interdit mais ses adeptes sont pourchassés et internés en camp de "rééducation" et en hôpital psychiatrique.

Les autorités chinoises classent le Falun Gong parmi les sectes, l'accusant entre autres de promouvoir le culte du gourou et d'«*exercer un strict contrôle spirituel sur les adeptes*».

Le Falun Gong s'inspire des idées bouddhistes et taoïstes, et s'appuie sur une discipline physique traditionnelle. Mais ce qui le différencie des pratiques ancestrales, c'est tout d'abord son message apocalyptique. Seront sauvés ceux qui suivront l'enseignement du Falun Gong.

Ainsi parlait Li Hongzhi

Maître Li Hongzhi, fondateur de la secte, dit être venu "sauver les hommes". Ce messianisme, et ce culte de la personnalité, entraînent un certain autoritarisme et une logique exclusive. Car même si les adeptes maintiennent une vie sociale et ne coupent pas les liens familiaux, Maître Li Hongzhi recommande aux disciples «*d'éliminer les attachements des gens ordinaires, y compris l'attachement à la vie humaine*».

Officiellement, à Paris, c'est d'abord une hygiène de vie qui ne comporte aucune contrainte (les cours sont gratuits, sans inscription ni obligation). Mais comme le faisait remarquer l'auteur de la pétition, ainsi que des pratiquants de disciplines orientales traditionnelles, l'ambiguïté du discours conduit à s'interroger sur les dérives éventuelles de la pratique du Falun Gong.

Claire Friedel
et Ludovic Maire

Bertrand Delanoë sur les boulevards face aux autocars de tourisme : être «féroce»

Bertrand Delanoë était tout sourires, ce dimanche de juin, mais il a appelé à être «féroce»... vis-à-vis du stationnement illégal des autocars de tourisme tout au long des boulevards de Rochechouart et de Clichy.

Entouré d'Annick Lepetit, maire du 18e, Jacques Bravo, maire du 9e, et de Denis Baupin, son adjoint aux transports et Jean-Bernard Bros, chargé du tourisme, le maire de Paris a donné une conférence de presse en plein air le 10 juin, sur le terre-plein face au métro Anvers et face aussi à une ribambelle de cars en infraction. «*Je suis venu vous entendre gueuler et il y a de quoi gueuler*», a-t-il lancé aux associations de riverains massés autour. «*Le règlement doit être appliqué avec férocité et il le sera*», a-t-il ajouté, insistant et revenant sur le mot férocité.

«*Appliquer la réglementation, c'est la première chose mais il faut aller plus loin, revoir complètement la circulation et le stationnement des cars de tourisme*», a déclaré Bertrand Dela-

noë. «*Dans un premier temps, il faut que ces autocars apprennent à stationner aux portes de Paris. Je sais que les riverains du parking Cardinet dans le 17e où les autocars sont censés aller attendre, se plaignent à leur tour d'être envahis, je les comprends, mais il y a d'autres possibilités de parkings de déstasse ailleurs, à d'autres portes*», a-t-il souligné.

A plus long terme, le maire a lancé l'idée de voir les autocars ne rentrer dans Paris que pour déposer les touristes à leurs hôtels avec leurs bagages et venir les rechercher. «*Pendant leur séjour, il faudra mettre à leur disposition exclusive des navettes non polluantes. Il faudra également utiliser à plein les transports existants ou à venir : le métro, le tramway, les bateaux-bus... On peut aussi imaginer d'étendre le circuit du Montmartrobus, mettre à disposition des scooters électriques... Je sais que les professionnels du tourisme seront d'accord et accepteront ces modes de transport de remplacement. C'est dans leur intérêt même. Ils savent que les touristes*

n'apprécient pas le stress, la pollution, les embarras de circulation».

Revenant sur les boulevards, il a annoncé sa décision de les réaménager : «*Il faut faire de ce quartier un endroit beau et civilisé, un endroit de promenades et d'activités comme on les aime, avec des arbres, des bancs, des jeux, des trucs sympas... sur le terre-plein. Il faut aussi jouer tout autour sur des lieux magiques, comme la Cigale et l'Elysée-Montmartre, pour attirer, de Barbès à Clichy, d'autres commerces que les sex-shops et faire du quartier un endroit ludique et culturel*», a-t-il affirmé.

Rêve ? Peut-être, mais le maire de Paris entend réaliser son rêve et «vite». «*J'ai demandé qu'on me propose un plan d'aménagement avant le 30 juillet afin qu'il puisse être soumis au public pour consultation et corrections éventuelles (pourquoi pas un mini-référendum ?) en septembre ou octobre et les travaux devraient démarrer rapidement, dès décembre 2001 ou janvier 2002 au plus tard*», s'est-il engagé.

**A VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS
de 6 h à 20 h**



Minigea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15, rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31

LES NOMS DES RUES

L'origine des noms de rues dans le 18^e arrondissement

Des sculpteurs aux Abbesses



Photos Noël Monier

De gauche à droite : *Milon de Crotone*, par Puget. Un des *chevaux de Marly*, de Guillaume Coustou. *Diane chasseresse*, par Houdon. *Voltaire nu*, par Pigalle. (Toutes ces œuvres sont au Louvre.)

Nombre de rues et places de Montmartre portent des noms de sculpteurs : Coysevox, Foyatier, Ramey, Carpeaux, Cortot, Audran, Falconet, Girardon, Simart... et Coustou, Puget, Germain Pilon, Pigalle, Houdon.

• Rue Germain Pilon

À la fin du Moyen Âge, dans une France ruinée par la guerre de Cent ans, seuls les rois et quelques grands seigneurs étaient encore assez riches pour faire travailler les sculpteurs. Elie Faure écrit : « *Les sculpteurs français, qui au temps des cathédrales avaient couvert leur pays d'ouvriers, de paysans, d'animaux, de feuilles et de fleurs de pierre, ne faisaient plus que des tombeaux, et des tombeaux de rois. Ils étendaient l'homme et la femme côte à côte, forts et graves...* »

Mais au XVI^e siècle, avec le renouveau économique, et avec la découverte de la Renaissance italienne, à nouveau de grands artistes trouvent des commandes. Parmi eux, **Germain Pilon** (1537-1590).

Celui-ci a donc commencé par sculpter des tombeaux. Sur le tombeau monumental de François I^{er} et son épouse Claude de France à l'abbaye de Saint-Denis, il est l'auteur des "gisants" des souverains, et probablement des "priants" de bronze.

Plus tard, il sera un des acteurs de l'évolution de l'art français vers le "grand style" classique, avec des œuvres comme la statue du *chancelier de Birague* (au Louvre).

• Rue Puget

Pierre Puget (1620-1694) est un des plus grands noms de l'histoire de l'art en France. Toulonnais, fils d'un maître maçon, il se forma, notamment, dans un atelier de construction de navires, sculptant des figures de proue. Puis il travailla

pour le puissant surintendant des finances Nicolas Fouquet, réalisant notamment pour lui un massif *Hercule gaulois au repos* (au Louvre).

En 1661, le jeune Louis XIV fit arrêter Fouquet, dont le pouvoir lui portait ombrage, et plusieurs de ses amis. Puget se réfugia en Italie. Revenu en France en 1667, il dirigea les ateliers de construction navale à Toulon, tout en travaillant comme architecte – il est l'auteur de la *Vieille Charité* à Marseille – et en réalisant des sculptures monumentales. Plusieurs de ses œuvres, achetées par Louis XIV, ornèrent le parc de Versailles, mais elles se heurtèrent à l'incompréhension des courtisans. Puget traitait les formes avec une force touchant parfois à la brutalité, avec trop peu d'élégances, trop peu de jolieses, et il était d'un caractère trop indépendant pour chercher le succès mondain.

Son *Milon de Crotone*, d'une expressivité exacerbée, ne craint pas une dureté, presque une raideur, qui fait la force de l'œuvre.

• Rue Coustou

Coustou est le nom de toute une lignée de sculpteurs.

Nicolas Coustou (1658-1733) et son frère **Guillaume I Coustou** (1677-1746) avaient appris le métier avec leur père François et leur oncle Coysevox. Ils furent parmi les sculpteurs préférés de Louis XIV et Louis XV, qui leur commandèrent nombre de travaux pour les jardins de Versailles, de Marly, du Trianon.

On doit à Guillaume les célèbres *Chevaux de Marly*, d'un superbe dynamisme, qui, après la destruction de ce parc, sont venus orner la place de la Concorde. Aujourd'hui cependant, les *Chevaux de Marly* qui se trouvent à la Concorde sont des copies, les statues originales sont au Louvre, à l'abri de la pollution automobile. On peut voir aussi au Louvre un étonnant *Jules César* dû

à Nicolas Coustou, un *Louis XV en Jupiter* du même, une *Marie Leczynska en Junon* due à Guillaume.

Guillaume Coustou II (1716-1777), fils de Guillaume I, a évolué vers un style "néo-classique", dont témoigne son *Mausolée du Dauphin* dans la cathédrale de Sens.

• Place Pigalle

Jean-Baptiste Pigalle (1714-1785) avait un an à la mort de Louis XIV, et il est mort quatre ans avant la Révolution. Il a donc fait toute sa carrière sous Louis XV et Louis XVI, à une époque où les préoccupations de grandeur qui avaient marqué le règne de Louis XIV n'avaient plus cours.

Son œuvre s'en ressent : il oscille entre, d'un côté, un goût pour la joliesse et les effets théâtraux, qui n'échappe pas toujours à la mièvrerie, et d'un autre côté un souci de réalisme assez nouveau. À la première catégorie appartiennent des œuvres célèbres comme *Mercurie attachant ses talonnières*, ou *Mme de Pompadour en image de l'Amitié*, toutes deux au Louvre. (Pigalle était très lié à la marquise de Pompadour.) Du côté du réalisme, on retiendra des portraits, entre autres un *Voltaire nu* qui choqua...

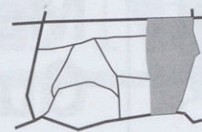
• Rue Houdon

Jean-Antoine Houdon (1741-1828), qui dans sa jeunesse a reçu des cours de Pigalle, se situe dans la même tradition, entre joliesse et réalisme. Mais il atteint l'élégance bien plus naturellement que son maître, ainsi qu'en témoigne sa *Diane chasseresse*, une des œuvres les plus photographiées du Louvre.

Les portraits qu'il sculpta révèlent une observation psychologique fine (les enfants Brongnard, Diderot, Voltaire, Rousseau, et une statue monumentale de Washington qui est à Richmond aux USA).

La vie des quartiers

Chapelle



Succès de la "fête du jeu" du quartier de La Chapelle

La "fête du jeu" au quartier La Chapelle s'est déroulée entre le 6 et le 9 juin sous le signe de la famille. Cent-vingt enfants et trois cents adultes l'ont clôturée par un repas de quartier qui s'est prolongé bien plus tard que prévu.

Le comité des fêtes du quartier, créé autour de plusieurs associations, fait un bilan très positif : conteurs au square Rachmaninov, danseurs de capoeira place de Torcy, enfants maquillés et déguisés à la kermesse... tout ce beau monde a donné des couleurs au quartier et tissé des liens entre les générations.

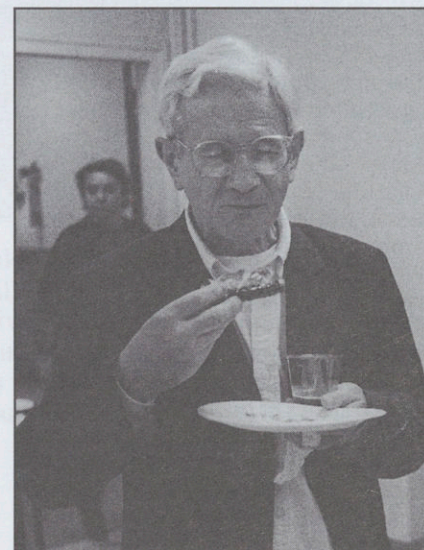
Selon les organisateurs, les "fêtes de quartier" des années précédentes avaient laissé de côté toute une partie de la population. Cette fois-ci, avec un événement plus centré sur les enfants, le train est lancé, prêt à prendre de nouveaux passagers les prochaines années.

□ Comité des fêtes du quartier La Chapelle : 01 40 34 19 75.

La mort de Pierre Merceron, créateur de parfums

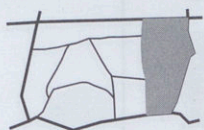
Pierre Merceron, figure bien connue de la cité Charles Hermite, est mort le 3 juin. Il souffrait depuis longtemps d'un cancer à la jambe. Il avait été opéré (amputation) et pensait en être débarrassé, mais la maladie a repris... C'est un homme très engagé dans la vie associative du quartier qui disparaît. Il faisait aussi partie du Comité des fêtes du 18^e.

Sa profession était peu banale : créateur de parfums. Ce qu'on appelle un "nez" dans ce milieu. Après une interruption due à la maladie, il avait de nouveaux projets – qu'il n'a malheureusement pas eu le temps de mener à bien.



Noël Monier

Dans cette rubrique, nous avons parlé déjà des quartiers Moskova (n° 46), Porte de Clignancourt (47), cités Porte Montmartre (49) et Charles Hermite (50), Simplon (53), Grandes Carrières nord et centre (54, 58), Clignancourt centre (55, 65), Goutte d'Or (59, 62), Evangile (64), avenue de Clichy (66, 67, 68), Lepic-Abbesses (70-72).



Menace de fermeture complète du collège Guadeloupe pour handicapés moteurs

Jusqu'aux vacances, enseignants et parents d'élèves du collège de la rue de la Guadeloupe (quartier de la Chapelle), seule structure à Paris spécialisée pour accueillir des handicapés moteurs, se sont mobilisés pour sauver leur établissement.

Celui-ci est condamné à fermer à la rentrée 2001. Pourtant il fonctionnait depuis quarante ans, répondant aux besoins des enfants, avec une équipe éducative complètement engagée, sou-

dée, sans jamais avoir demandé, comme souvent ailleurs, des mutations.

Le collège est annexé à une école primaire de dix-sept classes dont trois spécialisées pour handicapés moteurs, le tout accueillant 375 enfants dont vingt-cinq handicapés, mais neuf seulement au niveau collège cette année contre vingt-sept il y a deux ans. En effet, le rectorat avait déjà voulu le fermer en 1999, y avait renoncé devant l'opposition, mais avait stoppé le

recrutement en classe de sixième à la rentrée 2000.

L'arrêt de mort a été confirmé cette année. Non seulement on a tout fait pour y stopper le recrutement mais on accuse le collège de tous les maux. La structure serait "hors règles" : un collège figurant comme simple annexe d'une école primaire (c'est vrai, et alors ?). On évoque des questions de sécurité (ah, prouvez-le !). On déclare que «la prise en charge pédago-

gique est insatisfaisante sans projet individualisé d'intégration». On propose d'accueillir les enfants dans des établissements ordinaires en les faisant bénéficier d'une «aide individualisée».

Les parents protestent contre cette intégration forcée. Ils soulignent que l'aide proposée - les "unités pédagogiques d'intégration" (UPI) - consiste à fournir aux enfants l'assistance d'une personne (généralement un instituteur ayant reçu une formation de quelques heures à la connaissance du handicap) avant et après les cours. «Comment un enseignant peut-il gérer à la fois une aide aux devoirs de français, de maths, d'anglais, de sciences nat, d'histoire, de techno... au niveau 4ème ou 3ème ?», demandent-ils.

Quand ils pensent aux enseignants du collège Guadeloupe, dont certains exercent depuis vingt ans et savent exactement comment agir vis-à-vis de tel ou tel handicap, et quand ils entendent «prise en charge pédagogique insuffisante», ils rigolent... jaune.

Peut-être, sans l'avouer, les autorités veulent-elles se débarrasser d'une structure qui coûte cher...

Ainsi, les parents et les enseignants ont-ils lancé une action qui, espèrent-ils, ne sera pas un simple baroud d'honneur : pétitions, manifestations en juin devant le ministère de l'Éducation nationale, appel aux élus.

Depuis deux ans, Nicole Borvo, sénatrice communiste de Paris, soutient leur combat et a multiplié ques-

Trafic de drogue et prostitution Porte de la Chapelle et Porte d'Aubervilliers : l'exaspération monte

Une soixantaine de personnes étaient présentes le 15 juin au rassemblement organisé rue de la Chapelle par le collectif *Stop la drogue* et l'*Association Charles Hermite*, sur le thème "Halte à la drogue et à la prostitution". Dans les conversations qui s'y sont tenues, l'exaspération était évidente.

Le collectif *Stop la drogue* rassemble des associations et des habitants du secteur de la Porte de la Chapelle ; il veut lutter contre ce fléau qu'est le trafic de drogue sans céder aux fantasmes sécuritaires. Il avait organisé il y a quelques années une manifestation sur ce problème. Par la suite, la présence des toxicomanes dans ce secteur avait nettement diminué. Mais ces derniers mois, peut-être à cause des actions policières à Châteauneuve-Rouge et à Marx-Dormoy, le trafic s'est à nouveau déplacé vers la Porte de la Chapelle et le boulevard Ney



La rue de la Chapelle a été barrée quelques minutes, symboliquement, pour attirer l'attention sur les problèmes vécus dans ce secteur...

La situation se dégrade

L'*Association Charles Hermite* est une structure regroupant l'ensemble des associations de cette cité de la Porte d'Aubervilliers. Pendant des années, les habitants (entre autres des jeunes) avaient à peu près réussi à empêcher que le trafic de drogue et la délinquance pénètrent dans leur cité. De même, la prostitution qui sévit sur le boulevard Ney s'arrêtait avant la rue Charles Hermite ; les responsables associatifs avaient pris contact, par l'intermédiaire du *Bus des femmes*, avec des prostituées, qui semblaient avoir compris leurs arguments.

Mais la situation se dégrade. En mars dernier, quatre commerçants de la cité ont été "braqués" en dix jours. Toxicomanes et prostituées occupent maintenant le trottoir du boulevard Ney juste devant la cité, disputes et bagarres éclatent souvent au milieu de la nuit, empêchant les riverains de dormir. Des seringues souillées traînent ; des postiers ramassant le courrier dans les boîtes à lettres du boulevard Ney ont été blessés par des seringues et ont annoncé leur décision de ne plus fai-

re la tournée de ces boîtes à lettres.

Beaucoup de prostituées sont elles-mêmes consommatrices de drogues, c'est même cela qui les a conduites sur le trottoir. D'autre part, l'arrivée massive, dans la période récente, de prostituées amenées d'Europe de l'Est et d'Afrique par des réseaux de trafic d'êtres humains, rend le contact avec elles difficile : dès qu'une fille paraît nouer des relations avec des riverains, les proxénètes la déplacent vers un autre secteur des boulevards des maréchaux et la remplacent.

Les participants au rassemblement du 15 juin ont, pour attirer l'attention sur leur mécontentement, barré durant quelques minutes la rue de la Chapelle. Et ils ont décidé une manifestation vers le mairie qui a eu lieu le 25 juin, jour du conseil d'arrondissement.

Avec les commissaires

Le 21 juin, une réunion à la cité Charles Hermite, dans le local inter-associatif, a rassemblé d'un côté des habitants et, face à eux, les commissaires Maucourant et Laville, un représentant de l'OPAC, et des élus (notamment Anne Gauthey, chargée à la municipalité du 18e de la prévention

de la délinquance, et par ailleurs médecin... à la cité Charles Hermite, qu'elle connaît donc bien).

Les habitants ont exposé leurs doléances. Une mère de famille a raconté comment, le matin même, alors qu'elle emmenait ses enfants à l'école, elle s'était vu menacée d'un cutter sous la gorge par des femmes inconnues qui tentaient de pénétrer dans un immeuble et qu'elle avait interpellées : il avait fallu que des commerçants voisins accourent pour que ces femmes prennent la fuite. Elle a raconté aussi comment, au commissariat, les policiers avaient refusé d'enregistrer sa plainte, se contentant d'une simple mention sur la "main-courante"...

Le commissaire Maucourant a pris note. Il a exposé l'action de la police contre le trafic de drogue : plus de cinq cents interpellations de dealers chaque année dans le 18e. Pour la prostitution, cela ne dépend pas du commissariat du 18e, mais le commissaire affirme que des contrôles ont lieu.

Par ailleurs, le commissaire Laville a annoncé la mise en place de la nouvelle organisation de la "police de proximité" (voir page 6).

Roxane Decorte, RPR, a présenté un vœu lors du dernier conseil d'arrondissement du 18e, le 25 juin, demandant le maintien du collège. Ce vœu a été rejeté. Seuls les conseillers de droite ont voté pour. Les socialistes ont voté contre, c'est-à-dire, en fait, ont approuvé la disparition du collège. Les communistes ont refusé de prendre part au vote (selon eux, ce problème ne concernerait pas le 18e, puisque les enfants fréquentant le collège viennent de tout Paris), ainsi que l'élue MDC. Les Verts se sont divisés, deux d'entre eux ne participant pas au vote, les autres votant avec les socialistes, contre le vœu.

tions écrites et orales au Parlement.

Roxane Decorte, élue RPR, a adressé une question au Conseil de Paris début juin. Elle était également dans la rue, avec les parents, devant le ministère.

Les "Guadeloupéens" auront-ils gain de cause ? Les vacances porteront-elles conseil ?

Les enseignants ont déjà été somés de demander leur mutation. Si le collège perdure, ils seront prioritaires pour le réintégrer, mais...

Marie-Pierre Larrivé

18^e

REPORTAGE

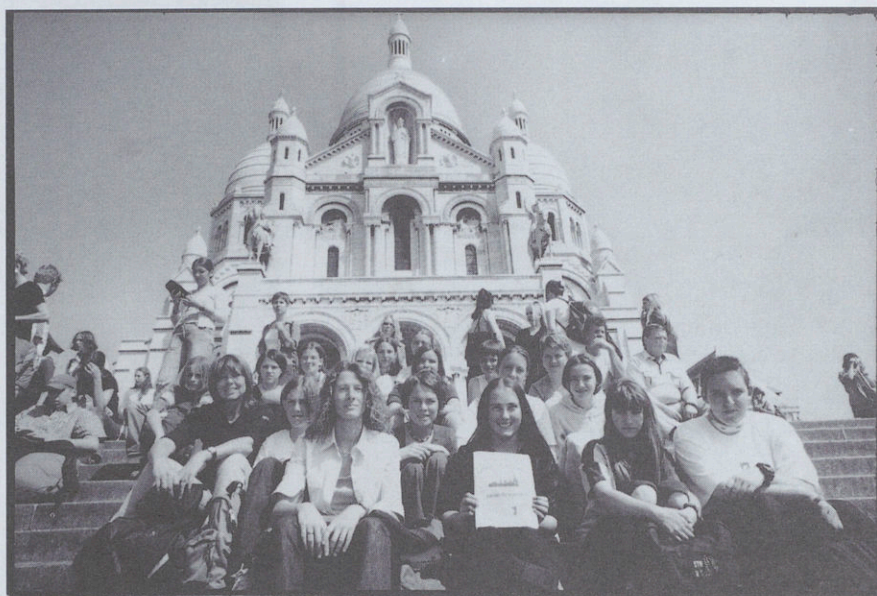
BIENVENUE CHEZ NOUS

Combien de touristes à Montmartre ?

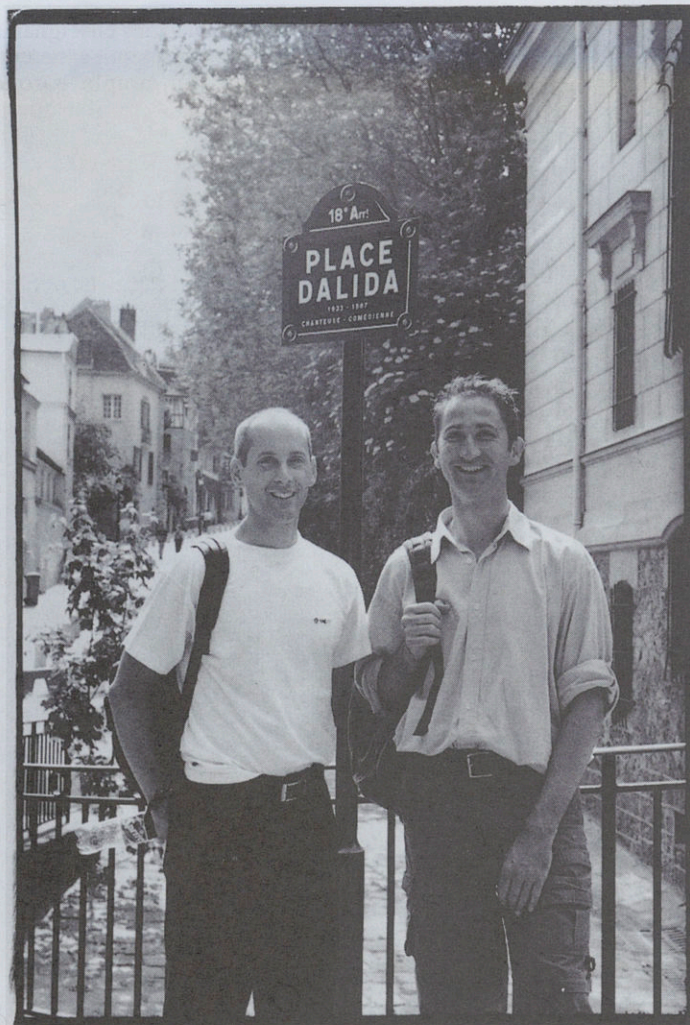
Impossible de répondre à cette question, affirme Laure Morandina, directrice du Syndicat d'initiative de la place du Tertre : « Si on vous dit entre six et dix millions par an, c'est parce qu'il est impossible de compter les touristes qui viennent ici. Ils y viennent parce qu'aucun autre quartier de Paris ne possède un tel patrimoine. Aux Japonais, aux Russes, aux Allemands, aux Américains, aux Coréens, vous pouvez ajouter un tourisme francilien et familial, le week-end, et même ces mamans qui viennent du 17^e arrondissement pour profiter du silence du square Suzanne Buisson. Ajoutons qu'il n'y a plus vraiment de morte saison puisque au tourisme étranger s'ajoute désormais le tourisme scolaire, au Musée Dali ou à la Halle Saint-Pierre. » Bref, s'il faut en croire Laure Morandina : « C'est le monde entier qui vient nous voir. »

Le 18^e du mois a décidé d'aller à la rencontre de ces touristes qui escaladent la Butte, nez au vent et plan en main. Un périple en soi peuplé de rencontres, de sourires, une façon de découvrir notre quartier avec des yeux tout neufs. Bon voyage !

Par Edith Canestrier, photos Francine Bajande



Sur les marches du Sacré Cœur, les élèves de la classe de français de Bianca Hirschmann (au centre). Ils habitent la petite ville d'Oberkirch (20 000 habitants) en Allemagne et sont venus passer six jours chez leurs correspondants d'un collège de Draveil. Après la tour Eiffel, Notre-Dame, le Louvre, dernière escapade à Montmartre avant le départ. Tout du long, ils ont tenu un carnet de voyage. Ce qui les a étonnés ? « Chez nous c'est la campagne, nous n'avons pas tous ces bâtiments anciens. » Et puis ce cri du cœur : « Les Français mangent très tard. A Oberkirch, affirme Bianca, on dîne à six heures. »

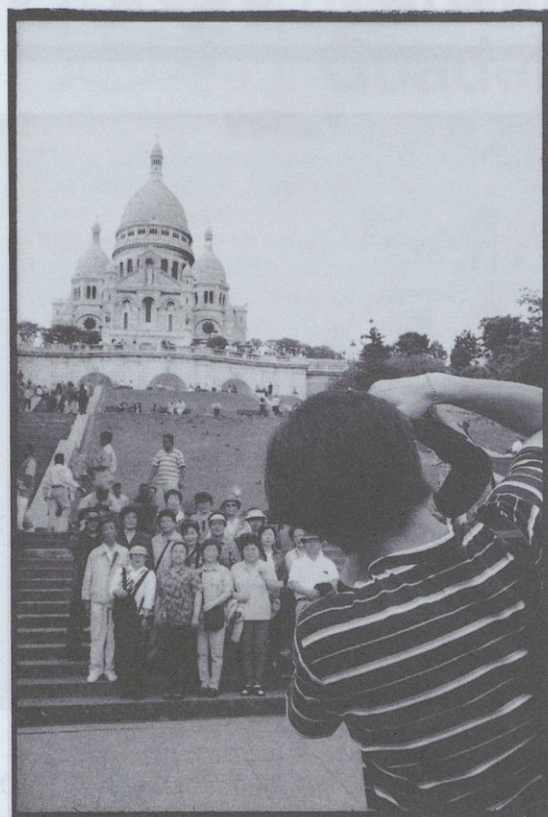


Laurent et Norman descendent de l'avion en provenance de Montréal. Ce détour par Montmartre n'a qu'un but : retrouver la boulangère de Dalida. Son fils est installé à Montréal et c'est le boulanger de Laurent et Norman. « Vous la connaissez vous, cette boulangère ? »



Sous la houlette de leur professeur, M. Hidaka Shoji, ces natives de Tokyo dédaignent l'appareil photo pour le pinceau. Elles ont peint à Aix-en-Provence, à Gordes, à Roussillon, à Bonifacio, sont arrivées d'Avignon, ce matin même, par le TGV et les voilà à leur affaire. Dans la lumière du matin, elles immortalisent sur le papier le cabaret du *Lapin agile* et les vignes de Montmartre, sans oublier, bien sûr, les taches violettes des iris qui poussent entre les ceps.

(Suite page 12)



①



②



③



④

① Portrait de groupe au pied de l'escalier du Sacré-Cœur. Ces Coréens de Séoul viennent de passer deux jours à Lourdes et deux autres à Paris. Pas le temps de voir autre chose que la grotte miraculeuse et le Sacré-Cœur mais bien sûr, à chaque fois, un petit coup de flash pour la route.

② Anita a vingt-cinq ans et Bernard en a vingt-six. Ils habitent Lucerne en Suisse. Ils ne sont pas intéressés par le même Montmartre. Lui, il voudrait aller au Moulin Rouge, Elle n'en pince que pour le Sacré-Cœur. Mais on les a vu s'embrasser, on vous le jure, place Emile Goudeau.

③ Maryse, native de Monein près de Pau, est venue se faire croquer à deux pas de la place du Tertre. Coût de l'opération : 150 francs. Satisfaite ? « Ravie ! »

④ Jan et Tricia arpentent Montmartre, plan en main. Elles viennent de Pervencey dans le Sussex (Angleterre). Après avoir visité le square Suzanne Buisson et l'allée des Brouillards, elles s'apprentent à faire une petite pause à la Maison rose rue de l'Abreuvoir. C'est prévu dans le plan...



⑤



⑥

⑤ Au pied de la sculpture du Passe-muraille, cinquante élèves de la très britannique Connaught Junior school. Moyenne d'âge onze ans et manifestement pas les mêmes lectures que leurs homologues français. *Harry Potter*, of course, mais Marcel Aymé : « *Who is that man ?* »

⑥ Allée des Brouillards, la joyeuse équipe des "Compagnons de la gamme argthonvilloise" qui effectue, comme chaque année, son rallye pédestre. Tous font partie de l'école de musique d'Arnouville-les-Gonesse. Ils jouent de la trompette, de la clarinette, du saxo et de la guitare. Le jour du rallye, ils doivent en plus écrire une chanson et, pendant toute sa durée, tricoter une chaînette de laine. Une autre façon de faire des gammes.

⑦ Matsui Nobuyaki et sa petite famille, en provenance d'Osaka, et juste avant d'entrer dans la basilique. Les Nobuyaki ne parlent que le japonais – que ne parlent pas les journalistes du 18^e du mois. Restent les sourires, et puis ce "oui" pour la photo.

⑧ En haut de la rue Ravignan et en route vers le Bateau-Lavoir, Veronica, la Mexicaine, Vanessa, la Péruvienne, Hongjiu et Junxia, les Chinoises (de gauche à droite). Elles suivent des cours de français à la mairie du 14^e et font un rallye pour leur école à base de questions sur Montmartre : « *Quel est l'auteur de la chanson La Bohème ?* » – « *Charles Aznavour.* » – « *Vous pouvez épeler ?* »

⑨ Laurence, 30 ans, habite tout près : Paris 19^e. Après avoir vu la fabuleuse *Amélie Poulain*, le film, elle a voulu reconnaître les lieux du tournage. La voici devant l'épicerie *Maison Collignon* (chez Ali), rue des Trois Frères. Elle n'était jamais venue à Montmartre et en a profité pour visiter le Sacré-Cœur.



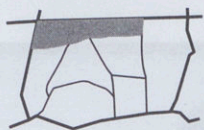
⑦



⑧



⑨



Porte de Clignancourt : la ceinture verte existe, l'Apur l'a rencontrée

Une étude de l'Atelier parisien d'urbanisme propose une réhabilitation complète de la Porte de Clignancourt : espaces verts, circulation, bâti, accès au marché aux Puces, etc. L'association Epoc demande que les habitants soient associés à la réflexion.

« Si la Seine-Saint-Denis devient les Champs-Élysées de Paris, prévoyez donc une colonne Vendôme pour la Porte de Clignancourt. » Marcelle Meyer, présidente de l'association Ensemble pour Clignancourt (Epoc), a des raisons d'être optimiste : « Des changements importants vont avoir lieu. Si l'étude de l'Apur (Atelier parisien d'urbanisme) n'est qu'une base de travail, nous devons saisir cette occasion pour émettre un avis en tant que riverains. »

Avec l'organisation de l'exposition internationale de 2004 en Seine-Saint-Denis (déjà décidée) et la candidature de Paris pour les Jeux Olympiques de 2008 (si elle aboutit, le village olympique serait situé à la Plaine-Saint-Denis), ce sont plusieurs milliards de francs qui pourraient bien être déversés dans tout le secteur. Ces deux projets ont déjà un impact financier en termes d'investissements publics et la Porte de Clignancourt se trouve dans la zone concernée.

L'étude que l'Atelier parisien d'urbanisme a concoctée pour la Porte de Clignancourt a été présentée il y a quelques mois aux riverains et notamment aux adhérents d'Epoc.

Pour être plus précis, le Conseil régional d'Ile-de-France a demandé à l'Apur d'opérer un travail d'analyses et d'esquisses exploratoires.

D'abord un peu d'Histoire...

Sur les quatre portes situées sur les points cardinaux de la capitale, seules les portes Maillot et de Vincennes ont été privilégiées par les pouvoirs publics, au détriment des portes de Clignancourt et d'Orléans.

Au milieu du XIX^e siècle, la construction des fortifications (sur l'emplacement actuel, grosso modo, du périphérique) coupe nombre de liaisons avec le nord, notamment avec Saint-Ouen, tandis que l'apparition du réseau ferré nord consacre la séparation définitive du quartier de Clignancourt et du quartier de La Chapelle.

Après la deuxième guerre mondiale, une "ceinture verte" autour de Paris devait être installée sur les anciennes "fortifs" pour créer une liaison végétale avec la banlieue. Porte de Clignancourt, elle a été moins continue qu'ailleurs. Elle est concrétisée par le jardin René Binet, les

squares Marcel Sembat et Ginette Neveu et des plantations d'arbres sur la rue Binet, l'avenue de la Porte de Clignancourt et le Plateau (espace contigu au stade Bertrand Dauvin) ainsi que par une large végétalisation des parcelles de logements.

Les propositions qui, pour l'Apur, découlent de cette analyse visent, entre autres, à mettre en valeur la ceinture verte en tant qu'atout majeur de la qualité du site.

Deux phases principales

Le programme de l'Apur se décompose en deux phases principales. Les aménagements de court terme qui visent à améliorer rapidement le quotidien des riverains et usagers. Il s'agit d'interventions légères qui favoriseraient les déplacements piétons et en transports en commun et qui redéfiniraient l'emprise des marchés afin de clarifier l'accès aux Puces.

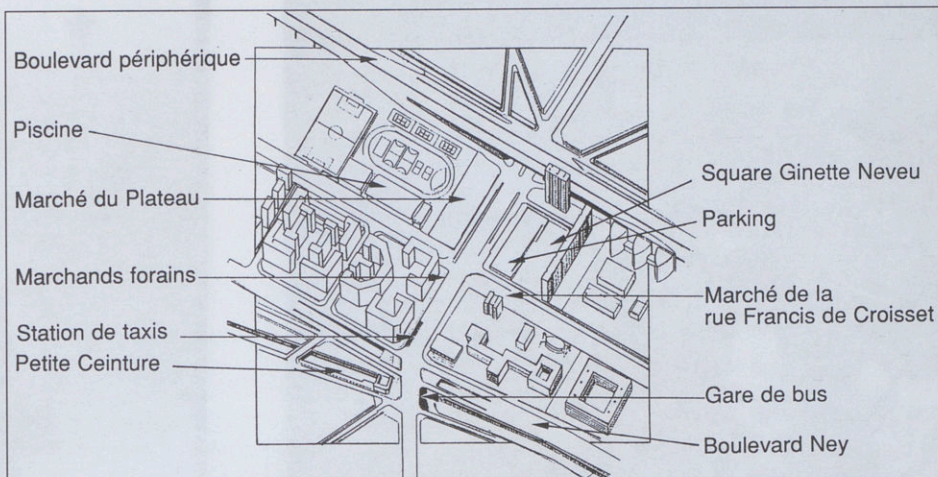
La deuxième phase concerne les propositions de moyen et long terme. Ces interventions beaucoup plus lourdes ont pour objectif de restructurer le cadre du bâti afin de transformer la Porte de Clignancourt en une véritable place.

Car contrairement à ses consœurs, la Porte de Clignancourt n'a pas fait l'objet d'une mise en scène monumentale symbolisant l'entrée dans la capitale.

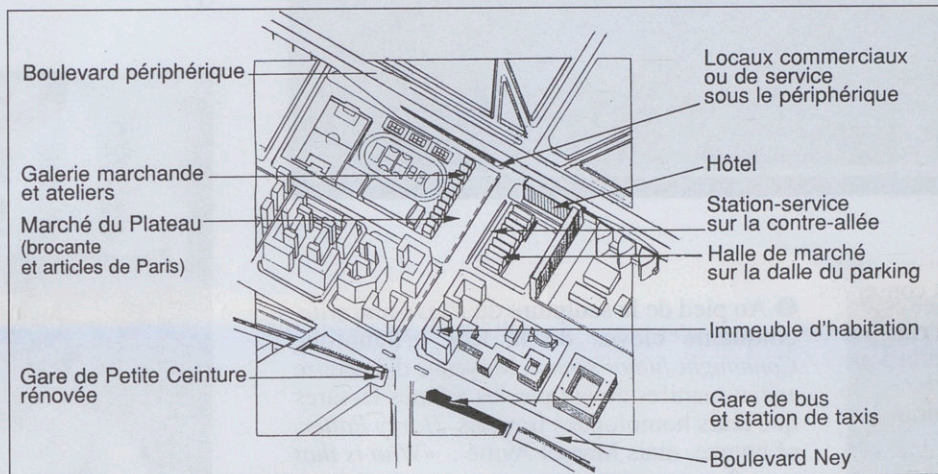
Les projets en cours

Les choix de l'Apur ont intégré les projets d'aménagements en cours : réhabilitation des immeubles de la cité Montmartre ; projet d'extension de l'annexe de l'université Paris IV, rue Francis de Croisset ; traitement du mail Binet dans le cadre du plan vélo ; rénovation des squares René Binet, Marcel Sembat et Ginette Neveu.

Si les propositions de l'Apur sont suivies, la multiplicité des maîtrises d'ouvrages (les différentes directions de la Ville de Paris, notamment celles de la voirie et des déplacements et celle des jardins et espaces verts,



La Porte de Clignancourt. Etat actuel.



Le projet de l'APUR pour le moyen terme. (A discuter...)

l'OPAC et le rectorat) laisse planer une inquiétude sur la mise en cohérence du calendrier de leurs actions.

Pour des raisons qui restent obscures et indubitablement liées à la campagne électorale, l'Apur n'avait pas souhaité présenter le fruit de ses réflexions à la mairie du 18^e arrondissement. La campagne des muni-

cipales passée, une réunion à la mairie du 18^e, le 5 juillet, sera une des étapes de la consultation des habitants sur les propositions émises par l'APUR.

Nadia Djabali

☐ Contact : EPOC, 01 53 28 28 29.
(Suite page 15)

Un collectif des associations

Il y a quelques mois, une dizaine d'associations de la Porte de Clignancourt et de la Porte Montmartre ont décidé de se regrouper et de créer un "collectif". Celui-ci comprend les associations Le Petit Ney, Club loisirs 67, Oasis 18, Planète bleue, Relais 18, Epoc, et les amicales de locataires Colonel Dax, Camille Flammarion, Ginette Neveu et Jean Varenne.

Dans le passé, et bien que le quartier soit classé en "contrat de ville" (DSU), les pouvoirs publics sollicitaient une ou deux associations seulement sur des projets qui concernaient un plus large faisceau associatif. C'est pour lutter contre le

morcellement de la concertation et pour coordonner leurs actions que le collectif se réunit environ toutes les six semaines afin de partager et de faire circuler les informations.

D'autre part, chaque association a sa spécificité, certaines ont des adhérents plutôt issus des catégories populaires, d'autres plutôt des commerçants et classes moyennes. Le collectif permet de regrouper toutes ces provenances sociales afin de représenter un maximum de composantes de la population. En ce qui concerne les aménagements projetés dans le secteur, le collectif entend bien participer activement à la transformation du quartier.

Trois types de propositions de l'Apur pour le court terme

1- Propositions liées à l'espace public :

Suppression des contre-allées du Plateau, élargissement du trottoir devant la station d'essence, facilitation du passage des piétons vers le marché aux Puces au niveau du périphérique, suppression de l'îlot séparateur sous le périphérique, élargissement des trottoirs côté Saint-Ouen, pose de grilles autour du square Ginette Neveu et replantation de végétaux.

2- Propositions liées aux transports en commun et à la circulation :

Création d'un site propre bus + vélo continu sur l'avenue de la porte de Clignancourt, installation provisoire de

la station de taxi au centre de l'avenue de la Porte de Clignancourt en face de la cité Montmartre. Et création d'un parking pour autobus.

3- Services et marchés liés aux Puces :

Informations touristiques provisoires dans des locaux de service sous le périphérique (ce qui reste loin des sorties du métro d'où affluent les touristes à la recherche des Puces), déplacement des forains installés devant la cité Montmartre vers le Plateau, réactivation du marché rue Francis de Croisset, création d'une antenne de police, qui serait peut-être placée sous le périphérique.

Quatre types de propositions à moyen et long terme

1- Espace public :

Requalification du boulevard Ney au niveau du collège Utrillo, ouverture d'un franchissement carrossable au dessus de la voie ferrée de Petite Ceinture, requalification du mail Francis de Croisset. Le marché Francis de Croisset et le square Ginette Neveu sont conservés.

2- Transport en commun et circulation :

Couverture partielle de la Petite Ceinture pour l'aménagement d'une gare de bus et une station de taxi (sujet qui fâche dans le secteur), création d'un site propre continu bus + vélo sur le boulevard Ney.

3- Cadre du bâti :

Construction d'une galerie marchande sur le fond du Plateau, construction d'une halle de marché sur la dalle de couverture du parc de stationnement (entre boulevard Ney et rue Francis de Croisset), démolition de la tour de l'OPAC (en face du périphérique) et construction d'un hôtel à

la place. Examen de la faisabilité d'un programme de construction de logements sur l'actuel parking et sur le site des logements de fonction du collège Utrillo (avec des commerces en rez-de-chaussée et un parking en sous-sol). Ce programme d'habitation relogerait les habitants de la tour de l'OPAC détruite ainsi que le personnel administratif du collège Utrillo.

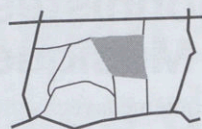
4- Services et marchés liés aux Puces :

Information touristique dans la gare de la Petite Ceinture rénovée, installation de brocanteurs et de marchands d'articles de Paris sur le Plateau, installation du marché de vêtements neufs dans la halle du parc de stationnement.

Pour la rue Jean-Henri Fabre située de l'autre côté du périph (c'est Paris jusqu'au pied des maisons qui, elles, sont à Saint-Ouen) : construction d'une galerie marchande de 85 commerces à la place des talus du périphérique, plantation d'arbres d'alignement sur des trottoirs élargis.

La vie des quartiers

Simplon



Un incendie spectaculaire rue des Poissonniers

À midi passé de dix minutes, ce dimanche 24 juin, on aperçoit déjà une épaisse colonne de fumée noire qui s'envole au dessus des bâtiments de la SNCF situés rue des Poissonniers, le long des voies ferrées. La porte de la cour du 112 rue des Poissonniers est ouverte. « Cette porte est toujours ouverte, y compris le week-end, faut pas s'étonner qu'il y ait des problèmes ici », dit un badaud. Des riverains viennent voir ce qui se passe : au rez-de-chaussée de l'entrepôt de Stock Dis, au fond de la cour, le feu se développe et a déjà atteint une benne qui dégorge de palettes de bois.

Les flammes viennent flirter avec des logements situés au-dessus, et se rapprochent des voitures garées à proximité. Des habitants des logements, torse nu au balcon, regardent les flammes, personne ne semble s'affoler. « Quelqu'un a appelé les pompiers ? demande une femme qui habite rue de Clignancourt. J'ai aperçu la fumée de chez moi, j'ai cru que c'était le square qui brûlait... Personne n'a un portable ? il faut prévenir les pompiers. » — « Le gardien de la cité de la SNCF a déjà appelé, ils arrivent », répond une autre.

Les pompiers se font attendre. Une dizaine de minutes plus tard : « Prête-moi ton portable, je vais les appeler », dit la riveraine à un adolescent qui vient voir ce qui se passe. « J'ai un portable mais j'ai pas d'unités... »

On entend le bruit d'une sirène... lointaine. Les gosses regardent à travers les grilles du square Boinod, situé de l'autre côté de la rue, d'autres se rapprochent du feu. « Reculez, les voitures vont sauter », « Ils sont où, les pompiers ? Ils se sont peut-être perdus... On va leur ouvrir la porte de la cour en grand pour qu'ils puissent entrer sans s'arrêter ». « C'est bon, ils arrivent, on va leur faire des signes pour leur indiquer que c'est ici. »

Le véhicule entre enfin dans la cour, un pompier saute du camion et déroule une lance, un autre court vers les badauds : « On est où ici ? » — « Au 112... » — « Au 112 quoi ? » — « Au 112 rue des Poissonniers. » — « On nous a encore donné une mauvaise adresse, on nous a envoyé à deux kilomètres. » Trois minutes après, la police arrive et bloque la circulation. Un deuxième camion de pompiers arrive... il est 12 h 45.

La suite, on la connaît, une température entre 700 et 1000 degrés, deux

Photo Dan Aucante (www.chambrenoire.com)



Les pompiers ont mis assez longtemps à intervenir, à cause, semble-t-il, d'une mauvaise adresse qui leur avait été fournie...

cents hommes mobilisés, dix-sept casernes de pompiers, quarante véhicules, un entrepôt rempli de moquette et de papier bulle, des transpalettes au gaz menaçant d'exploser. Des pompiers intoxiqués, des pompiers éprouvés qu'on a pu voir reprendre leurs esprits à l'angle de la rue Boinod et des Portes Blanches, la rue des Poissonniers bloquée jusqu'à la rue Ordener, un incendie énorme — définitivement éteint après une nuit de lutte.

N.D.

Delanoë chez Mieux vivre au Simplon

Les responsables de l'association Mieux vivre au simplon ont rencontré Bertrand Delanoë au cours d'une réunion de cadrage sur le projet de rénovation du quartier.

Le maire de Paris a mis en avant une volonté de primauté du politique sur l'administratif (primauté des élus sur les directeurs des services de la Ville), afin de lutter contre des délais particulièrement longs à Paris entre prise de décision et réalisation.

Maîtres mots de la réunion : aérer, requalifier, verdifier les espaces entre les immeubles. Il découle de ce moment de travail une réorientation de certaines décisions prises avant le changement de majorité municipale. Ainsi, la nouvelle maternelle de six classes prévue rue Boinod deviendrait une école polyvalente (quatre classes de maternelle et deux classes élémentaires) et le projet d'équipement sportif prévu à proximité du collège Marie Curie devrait comporter des installations culturelles.

Ce moment de travail sera prolongé, à la mairie du 18e, par un comité de suivi composé notamment d'Annick Lepetit et de trois de ses collaborateurs.

CREATIVE
T ● U R

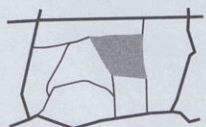
Le Partenaire de vos voyages

Billetterie, Séjours,
Circuits, Croisières

43, rue Caulaincourt • 75018 Paris
Tél. : 01 53 066 200

Ouvert le samedi, fermé le lundi

Simplon



C'est eux qui, le 21 juin, ont ouvert la Fête de la Musique dans le 18e : la quinzaine de garçons et filles participant à l'atelier de percussions du collège Marie Curie de la rue Boïnod, ont donné leur premier concert dès 13 h 30 devant leur collège, puis sont partis dans les rues du 18e, leurs tambours sous le bras ou portant les gros bidons décorés aux couleurs du collège.

Les percussionnistes du collège Marie Curie ont ouvert la Fête de la Musique devant la mairie

Noël Monier

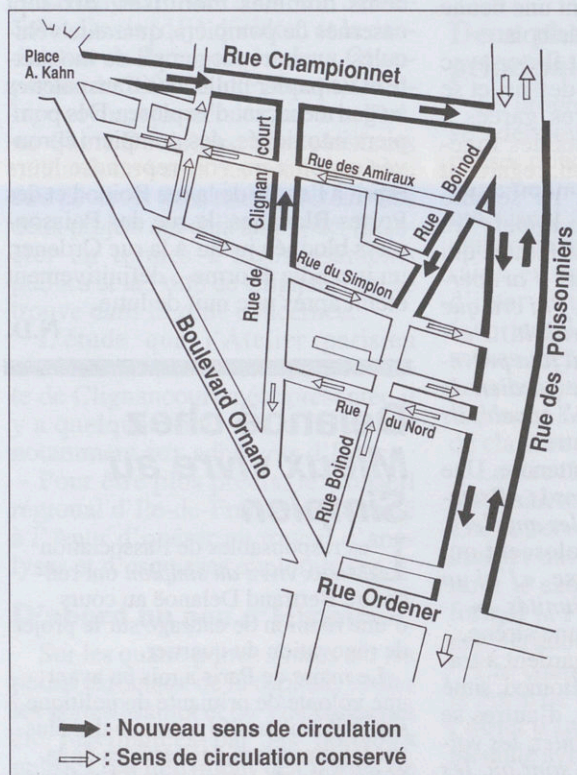
Une halte à l'angle du boulevard Ornano, second concert. Et puis direction la mairie du 18e. Là ils étaient attendus par les petits du quartier : une cinquantaine de gamins et gamines de maternelle et de CP de l'école du 142 rue des Poissonniers, parmi lesquels des frères et sœurs des percussionnistes, qui ont été pour eux un public enthousiaste.

Cet atelier, créé il y a six mois par des collégiens de quatrième et quelques-uns de cin-

quième, avec la prof de musique du collège, répète depuis six mois et possède maintenant un répertoire varié et bien au point. Pour ces jeunes, qu'ils soient bons ou moins bons dans les matières scolaires, cette activité est un formidable moyen d'expression, nous dit le principal du collège ; elle devrait être reprise et développée l'an prochain, avec formation d'un véritable orchestre de percussions qui pourrait compter quarante ou cinquante exécutants.



Le nouveau plan de circulation du quartier Simplon suscite des controverses



nouvelle association, dont l'objectif est entre autres de dénoncer cette réorganisation, le *Village Simplon*, est en cours de formation.

Ce sont le prolongement de la ligne 302 jusqu'à la gare du Nord, mais aussi l'aménagement du Simplon en "quartier tranquille" qui ont été à l'origine de ces changements.

Les besoins de l'extension de la ligne de bus ont mis la rue des Poissonniers en double sens entre la rue Ordener et la rue Championnet (secteur où elle était auparavant en

s'ajoutent les exigences d'aménagement du "quartier tranquille".

Deux voies sont concernées : la rue de Clignancourt, dont la partie située entre la rue du Simplon et la rue Championnet change de sens : on y circule désormais dans le sens sud-nord, alors que dans la partie entre le boulevard Ornano et la rue du Simplon on circule nord-sud (voir le plan). De même dans la rue Boïnod, dont la partie située entre la rue Championnet et la rue du Simplon change de sens. Ces changements de sens au milieu des rues sont typiquement des mesures destinées à contrecarrer la circulation de transit (les fameux "itinéraires malins").

Les commerçants sont structurellement contre la suppression ou le déplacement des stationnements, mais beaucoup de riverains aussi s'élèvent contre un nouveau plan de circulation qui rend le quartier impraticable. Par exemple, en regardant le plan de plus près, on peut se rendre compte qu'un automobiliste arrivant par la porte des Poissonniers ne peut rejoindre la rue de Clignancourt qu'en remontant par la rue Ordener et le boulevard Ornano. Il est obligé de faire le tour du quartier et ne peut le traverser.

Un feu rouge mal placé

Autre problème : les habitants de l'angle des rues des Poissonniers et des Portes Blanches sont au bord de la dépression nerveuse. Cela faisait plusieurs mois qu'ils subissaient le bruit des marteaux piqueurs, maintenant c'est le bruit des klaxons, généré par les embouteillages endémiques provoqués par l'installation sous leur fenêtres d'un feu tricolore puis, quelques mètres plus bas, d'un

arrêt du bus 302.

En effet, le feu rouge incriminé a été installé rue des Poissonniers, quelques mètres après le croisement avec la rue Ordener. Résultat : quand il passe au rouge, s'il y a beaucoup de circulation, l'embouteillage paralyse tout le carrefour, bloquant les véhicules qui empruntent la rue Ordener et ceux qui descendent la rue des Poissonniers. Pire encore, certains riverains se demandent comment on a pu l'imaginer, un arrêt du bus 302 a été installé juste après le feu. Quand le bus s'arrête au feu, l'embouteillage est assuré ; quand le feu devient vert, le 302 fait une halte tout de suite après et les voitures continuent de s'entasser derrière.

«C'est n'importe quoi...»

«On peut comprendre le bruit des travaux lorsqu'on sait qu'ils sont nécessaires pour améliorer la situation, mais là, c'est devenu pire qu'avant, explique un riverain. La mise en double sens de la rue des Poissonniers, c'est n'importe quoi... Déjà, quand la rue était en sens unique c'était difficile, alors maintenant...»

Les conséquences sont perceptibles jusqu'au secteur Château Rouge. «Tous les jours, à 8 heures du matin, à midi et de 18 à 20 heures, c'est un concert ininterrompu de klaxons, le quartier est complètement bouché. On ne veut pas savoir qui a conçu cet aménagement, tout ce qu'on sait, c'est qu'il faut absolument imaginer autre chose, et de toute urgence.»

Nadia Djabali

1. La pétition est déposée notamment à la librairie Vincent, 2 rue Championnet.

«Ca se serait passé vendredi soir, ça aurait été la catastrophe», s'exclame une riveraine devant l'incendie qui a ravagé l'entrepôt situé au 112 rue des Poissonniers (voir page précédente). La jeune femme fait référence au nouveau plan de circulation dans le quartier du Simplon qui est entré en vigueur le 31 mai dernier.

Cette nouvelle organisation des déplacements suscite des réactions très vives. On ne parle plus que de ça dans le quartier, et une pétition déposée chez les commerçants jusqu'à la Porte de Clignancourt aurait recueilli en une semaine plus de 1 200 signatures¹. D'autre part, une

sens unique sud-nord). Cela supprime un nombre assez important de places de stationnement ; la préfecture de police veut en créer l'équivalent rue Championnet, qui pour cela est mise, elle, en sens unique en partant de la place Albert Kahn jusqu'à la rue des Poissonniers.

Le "quartier tranquille"

Cette mise en sens unique de la rue Championnet, approuvée par l'association *Mieux vivre au Simplon*, a suscité chez d'autres habitants, depuis plusieurs mois, des protestations énergiques (voir le 18e du mois février 2001).

A ces questions de desserte RATP

Goutte d'or



Barbès-Ouagadougou : un voyage africain sur les grilles du square Léon

Les grilles du square Léon parées de six bâches de 3 mètres sur 1,50 mètre qui présentent, jusqu'au 5 juillet, un travail photographique sur l'Afrique. C'est le projet monté par l'association *Esprit d'ébène* pour la fête de la Goutte d'Or. L'association a été aidée par le laboratoire photo Dupon installé rue Joseph de Maistre, qui a fait les impressions de photos sur les bâches, ainsi que par Agnès B, Kodak et la mairie du 18e en la personne de Bruno Fialho.

Vincent Muteau, photographe, et Elsa Maillard, animatrice socio-culturelle, tous deux bénévoles à *Esprit d'ébène*, sont partis en voiture de Barbès pour arriver à Ouagadougou, en passant par le détroit de Gibraltar, Tanger, la Mauritanie et le Mali.

Leur projet : acheminer des messages recueillis auprès des familles de la Goutte d'Or. Témoignages, lettres, dessins, poèmes et surtout des photos de famille, celles des petits qui sont nés, celles des enfants qui ont grandi. «*La participation active des familles constitue la clef de voûte d'un tel projet. Elles nous font partager leur histoire, elles nous recommandent auprès de leurs proches installés là-bas... les messages élaborés en famille contribuent à un rapprochement familial... les photographies*



«*La première pluie de l'année*» : une des photos rapportées par Vincent Muteau de son périple en Afrique, et qui sont exposées au square Léon pendant la Fête de la Goutte d'Or.

permettent de renouer un contact visuel parfois inexistant ou trop rare», explique Vincent Muteau.

Après le périple africain, nos deux compères sont de retour à la Goutte d'Or avec un superbe reportage autour des paysages naturels ou urbains rencontrés pendant le voyage et aussi autour de la vie des

familles qui les ont accueillis.

L'exposition de rue a mobilisé des jeunes du quartier, qui sont investis dans le projet depuis le début. *Esprit d'ébène* propose simultanément un *maquis africain*, une paillote tenue par une dizaine de jeunes. Au menu, des plats africains et des jus de gingembre ou de bissap, CFA acceptés. C'est au 8 bis rue Polonceau, les Restos du Cœur ont prêté leur cour pendant la durée de la fête de la Goutte d'Or. Pour le spectacle et la fanfare, c'est la compagnie malgache Landyvolafotsy.

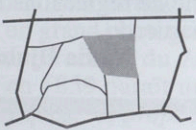
Si tout se passe comme prévu, les bâches devraient être exposées ensuite sur les quais de Seine près de la place du Châtelet les 21, 22, 28, 29

juillet et les 4 et 5 août. «*La mairie de Paris souhaite bloquer les voies sur berges certains jours de l'été... Clémentine Autain travaille sur un projet d'exposition des initiatives culturelles développées dans tous les arrondissement de Paris. Barbès-Ouaga serait une des initiatives représentant le 18e. Le "maquis" [la buvette] accompagnerait l'expo*», explique Vincent Muteau.

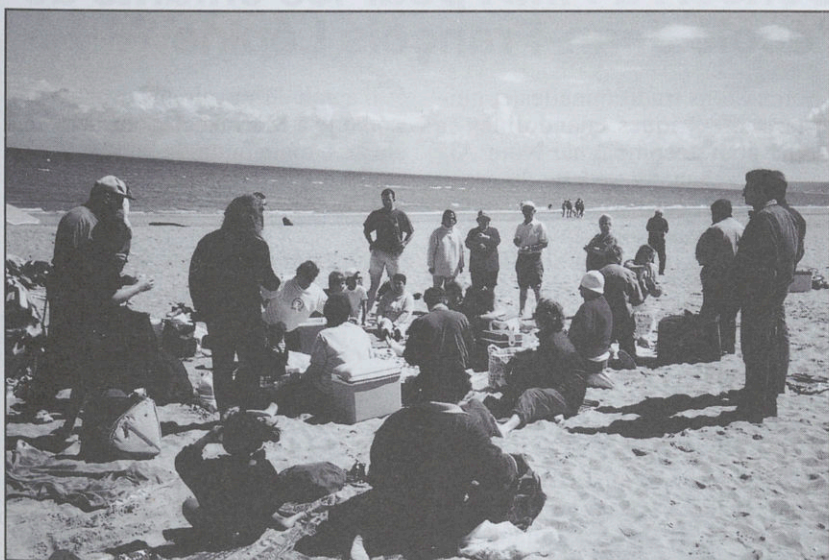
La compagnie Landyvolafotsy doit par ailleurs partir avec des jeunes du quartier au festival de théâtre de rue qui se tient du 9 au 15 juillet à Moirans-en-Montagne dans le Jura. ■

□ Contact : *Esprit d'ébène*, 2 rue Saint-Luc. 06 75 56 63 04.

Simplon



Les Poissonniers vont à la mer



Dimanche 10 juin, journée à la mer pour 51 adhérents de l'association Poissonniers. Rendez-vous a été donné à six heures et demi du matin, destination Merville-Franceville.

L'association cherche des bénévoles pour les mardis ou jeudis après 17h. Contacter Nathalie au 01 42 64 31 26.

Salle Saint-Bruno

RECHERCHE SECRÉTAIRE-COMPTABLE

Au sein d'une association à vocation sociale, travail en lien avec son Cabinet comptable

Comptabilité :

- Assurer le paiement, la saisie, le rappel des factures
- Suivi de la comptabilité analytique, des plans de trésorerie, de la caisse
- Participation à la construction des budgets prévisionnels

Secrétariat :

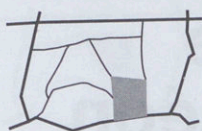
- Suivi administratif du personnel
- Suivi des fournitures et matériel, contrats de maintenance
- Aide à l'organisation et tâches de secrétariat diverses

Compétences :

- Expérience exigée
- Rigueur et sens de l'organisation
- Autonomie, esprit d'initiative et travail en équipe
- Connaissance des outils informatiques comptables

Poste sur la base de 20 heures par semaine, en contrat initiative emploi (+ 50 ans). Rémunération : 4 600 F brut.

Envoyer CV et lettre de motivation : Association Salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno, 75018 Paris.



Encore une nuit troublée à la Goutte d'Or après la mort d'un jeune

Dans la nuit du 4 au 5 juin, Mamadou Diaw, 23 ans, se trouve dans le square Léon avec d'autres jeunes. Un contrôle de police a lieu, le jeune homme prend la fuite en passant par le toit d'un immeuble - d'où il fait une chute d'une quinzaine de mètres. Il tombe dans un coma d'où il ne se réveillera jamais.

«Les faits sont glissants, explique un riverain. Il y a d'abord la version officielle qui explique qu'un jeune homme s'est tué en tombant d'un toit, et il y a les gens du quartier qui trouvent ça curieux de tomber de là, vu comment le toit est fait, et de tomber une semaine avant un témoignage à un procès qui implique un policier dans la mort d'un adolescent.»

Or cette rumeur, selon laquelle Mamadou Diaw devait témoigner bientôt dans un procès, est fausse.

Il y a deux ans...

Retour en arrière : il y a deux ans, Mamadou Diaw avait déjà été un des acteurs d'un drame, dans le square Léon, le 9 avril 1999. Alors qu'il tentait de calmer son copain Souleymane

Le jeune homme qui est tombé d'un toit le 5 juin en tentant de fuir un contrôle de police est celui qui avait déjà été blessé il y a deux ans square Léon. Sa mort a provoqué une nuit de troubles à la Goutte d'Or, où des voitures ont été incendiées. Mais la situation s'est calmée assez vite.

ne Fofana, 19 ans, qui agissait une arme et menaçait de se suicider, des policiers étaient arrivés, s'étaient précipités sur Souleymane pour le maîtriser. Dans l'action, un coup de feu était parti. Souleymane Fofana et Mamadou Diaw avaient tous deux été blessés par la même balle. Souleymane devait mourir, ce qui à l'époque provoqua de très vives réactions chez une partie des jeunes du quartier, et trois nuits d'affrontements avec la police. (Voir le 18e du mois mai 1999.)

Selon les policiers, Souleymane Fofana s'était blessé lui-même avec sa propre arme. Selon certains jeunes, c'était un policier qui avait tiré. Une plainte avait été déposée par la famille de Souleymane, afin qu'une information judiciaire soit ouverte et qu'on puisse connaître la vérité. C'est cela qui est à l'origine de la rumeur selon laquelle Mamadou Diaw devait témoigner prochainement dans un procès.

«Ce bruit est infondé, nous a expliqué Maître Noguères, avocate de la famille Fofana. L'instruction s'est soldée par un non-lieu, ce qui voulait dire qu'il n'y aurait pas de procès. Nous avons fait appel de cette décision mais nous ne savons pas encore quand cet appel sera examiné.»

La police présente et discrète

Les circonstances de la mort de Mamadou Diaw, le 5 juin dernier, en ont cependant troublé plus d'un. Treize voitures ont été incendiées, dix-huit autres endommagées durant une nuit où des jeunes du quartier ont tenté de donner l'assaut au bâtiment de police rue de la Goutte d'Or.

«J'ai assisté au démarrage de cette mini-émeute, raconte un témoin. Alors que depuis le 31 août [date de la nomination de Daniel Vaillant au ministère de l'intérieur] les policiers sont très nombreux à patrouiller dans les rues du quartier, ce jour-là on ne les voyait pas. Ils s'étaient déployés de façon massive sur les franges du quartier, sur le boulevard Barbès et le boulevard de la Chapelle.» Mais l'intervention dans les rues était discrète, monospaces plutôt que cars de police, les gyrophares tournaient mais les sirènes étaient éteintes.

La nuit suivante, dans la Goutte d'Or, les rideaux des commerçants étaient baissés, les rues étaient vides. «J'ai compté vingt-cinq cars de CRS et deux camions de l'armée rue Léon.

Mais j'ai surtout remarqué le black-out de la presse sur ces événements qui sont quand même choquants», explique un habitant. Et une femme : «Les gens qui partent le matin au travail et rentrent le soir, et qui n'habitent pas autour du square Léon, ne savent pas ce qui se passe. Dans ce cas-là la présence massive de cars de police est angoissante.»

Ne pas jeter d'huile sur le feu

Choqués aussi étaient les manifestants de la marche silencieuse du 7 juin. Le défilé, qui a rassemblé quatre cents personnes, a été organisé par la coordination interassociative à la demande des familles de Mamadou Diaw et d'Abbès (un jeune qui avait trouvé la mort une semaine plus tôt lors d'une altercation avec un autre jeune).

Au départ, un membre de la famille de Mamadou a dit : «Nous vivons dans un Etat de droit et avons aussi des devoirs. Soyons respectueux et nous serons respectés. Restez calmes».

«Assez, expliquait le tract distribué à cette occasion. Ce n'est pas en versant de l'huile sur le feu que nous résoudrons les choses et ce n'est pas non plus en nous regardant dans le blanc des yeux que les choses chan-

geront...A nous tous, jeunes, parents, policiers, hommes politiques, de prendre nos responsabilités.»

Certains avaient le sentiment qu'à la Goutte d'Or on passe d'un extrême à l'autre en matière de présence policière, alors que l'action des pouvoirs publics devrait se caractériser par des micro-décisions à prendre en permanence : «Il ne s'agit pas de faire du sensationnel, mais de mettre en place une vraie rigueur. Les élus et les habitants doivent se responsabiliser pour faire avancer les choses, mais pas besoin de 1 800 CRS pour cela».

Beaucoup veulent aussi lutter contre les stéréotypes qui décrivent tous les jeunes de la Goutte d'Or comme de la «racaille» et tous les policiers comme des «ripoux».

Pour certains, il faut établir une médiation entre les jeunes et la police, car les riverains ont l'impression de subir un conflit ouvert entre les uns et les autres. «On a conscience que certains jeunes du quartier sont loin d'être des anges mais aussi que l'action de la police pourrait être plus nuancée. Pendant les portes ouvertes de Carré d'Art par exemple, on a vu les forces de l'ordre débarquer en nombre square Léon, ils ont viré tous les gamins et les mères de famille du square, sans qu'on sache pourquoi.»

La police est actuellement très présente à la Goutte d'Or. Cela a répondu partiellement à certains problèmes, mais beaucoup d'habitants ont le sentiment que la situation créée est artificielle. La police a une mission, mais ce n'est pas à elle de régler tous les problèmes du quartier.

Nadia Djabali

Droit Au Logement 18°

cherche des bénévoles
pour donner des **cours
d'alphabétisation**

à des femmes du Maghreb
et d'Afrique noire.

Les cours commenceront
fin septembre.

Nous avons **besoin
de bénévoles**

les lundi, mardi et jeudi
de 14 heures à 16 heures.

Contactez-nous

à l'adresse suivante :

Dal 18°

1, rue marcadet,
75018 Paris

ou **passer** à cette même
adresse **le samedi
matin de 10h30
à 13h**, ou **laissez-
nous un message**

sur la boîte électronique :

**dal_dixhuit@club-
internet.fr**

Concert à l'IMA pour les enfants de l'école Jean-François Lépine

Percussions traditionnelles et guitares électriques, mandolines et synthé pour accompagner Nour Al-Gailini, le chanteur vedette du groupe : la Pop de Khartoum a cartonné, fin juin, dans le grand amphithéâtre de l'Institut du monde arabe (IMA), pour un concert unique donné devant un public tout aussi unique, les 170 enfants de l'école Jean-François Lépine de la Goutte d'Or.

Les petits avaient été invités par l'IMA, «cerise sur le gâteau» pour fêter la conclusion d'une collaboration fructueuse tout au long de cette année scolaire. Par convention signée entre l'école et l'IMA, les enfants ont bénéficié d'un accès privilégié à la connaissance du monde arabe : visite des collections, ateliers artistiques (calligraphie, décoration, empreintes d'argile, découverte du conte traditionnel).

Il aurait dû y avoir un voyage d'une semaine à Marrakech pour deux des classes, mais faute de budget voté à temps, c'est reporté à l'an prochain.

«La collaboration s'insérait dans notre projet d'école basé sur la maîtrise des langues, explique Olivier Maumon, le directeur de l'école. Dans un établissement où 97 % des enfants sont d'origine étrangère (70 % d'origine arabe ou musulmane), mieux connaître cette culture dans toute sa richesse et sa diversité est essentiel. Non seulement, cela les valorise mais cela leur permet d'entrer plus facilement dans la culture de l'autre - la nôtre, la leur -, la culture de la langue française dont ils auront besoin tout au long de leur vie.»

Ainsi, à quelques jours des vacances, les enfants sont venus un dernière fois à l'IMA assister, tout excités, à un concert pro rien que pour eux. ■

André Gill le caricaturiste

Le grand caricaturiste André Gill, dont le buste vient d'être réinstallé (voir page 6), fut un fidèle de Montmartre, auteur de la célèbre enseigne du Lapin à Gill. Aperçu sur sa vie et présentation de quelques-uns de ses dessins.

Quels progrès en peu de temps ! Il n'y a rien de commun entre les premiers dessins, naïfs et maladroits, publiés par André Gill dans le *Journal amusant* en 1859, et les grands portraits-charges qui paraissent depuis 1866 dans le mensuel satirique *la Lune*, et qui connaissent un énorme succès dans Paris. En quelques années André Gill est devenu une célébrité – et un maître incontesté.

Plus jeune que Daumier (né en 1808), Gavarni (1804) ou Grandville (1803), et plus âgé que Forain (né en 1852) ou Steinlen (1859), André Gill (1840-1885) est le plus brillant représentant de cette génération intermédiaire de dessinateurs de presse qui a vécu la fin du Second Empire et les débuts de la III^e République.

Tante Rosalie, première admiratrice

Nom : Gosset. Prénom : Alexandre. ("André Gill" est un pseudonyme.) Fils naturel d'une pauvre couturière, Adeline Gosset, et d'un jeune noble issu d'une famille illustre mais quasi-ruinée. Orphelin très jeune, le petit Alexandre a été recueilli et élevé, dans une stricte pauvreté, par son grand-père le comte de Guines et la fille de celui-ci, Rosalie.

Tante Rosalie, demoiselle pieuse restée vieille fille, débordait d'amour et d'admiration pour ce petit garçon. Elle l'accompagnait au jardin du Luxembourg, elle se privait de tout pour qu'il suive ses études, elle éclatait de rire à ses plaisanteries, s'extasiait devant les dessins dont il ornait les marges de ses cahiers. Elle a joué un grand rôle dans sa vie.

Mais l'argent était rare, surtout après la mort du vieux comte. Après son bac, Alexandre doit travailler. Il passe de petit boulot en petit boulot, mais conserve son ambition : dessiner.

Il débute chez un architecte, mais tracer des plans ne l'intéresse guère et il n'y reste pas longtemps. Cependant son patron l'a présenté à Nadar, alors caricaturiste célèbre (avant de devenir un grand photographe), et Nadar l'a présenté au directeur du *Journal amusant*. C'est là qu'en 1859 paraît une petite suite de dessins comiques, "A propos de bottes - par Gil", suivie trois mois plus tard de "Comment on fait un

tableau de paysage - par Gil". L'auteur a 19 ans, chacune de ces parutions lui est payée 20 francs. Les dessins sont très sommaires, pour ne pas dire pire. Personne n'aurait pu alors parier deux sous sur l'avenir de leur auteur.

Un peu plus tard, pour un franc cinquante par jour – une misère –, chez un éditeur d'images de la rue Saint-Paul il colorie les planches à la main, en bleu et en rouge. Puis il travaille comme "grouillot" d'un vieux dessinateur, Célestin Nanteuil, pour illustrer les *Légendes populaires* éditées en fascicules. Il portait pour pas cher les commerçants et les petits bourgeois de son quartier. L'épidémie de choléra de 1865 lui amène une abondante clientèle : les familles éplo- rées lui font dessiner leurs chers morts avant l'enterrement.

Il dessine pour *Le Hannequin*, sous-titré *Journal des toqués*. Il a laissé pousser ses cheveux (toute sa vie il sera fier de son abondante crinière). Il écrit des poèmes satiriques qu'il déclame à l'occasion dans quelque café-concert. On commence à le connaître. Au Quartier latin qu'il habite, il fréquente les cafés d'artistes, il y rencontre Paul Arène, Alphonse Daudet (qui restera un de ses meilleurs amis) et beaucoup d'autres. Tous montent souvent à Montmartre, qui est encore une sorte de village. Ils fréquentent la brasserie des Martyrs ou celle de la rue Dancourt, ils finissent la soirée au bal de l'Elysée-Montmartre.

Un autre de ses amis, le journaliste et chansonnier libéraire Vermesch, l'introduit dans un nouveau journal satirique, *la Lune*, qui vient de se créer. C'est là que la gloire l'attend. Son premier dessin pleine page y paraît en février 1866, sa première "une" ouvre le n° 8, puis ses "portraits-charges" se succèdent régulièrement, semaine après semaine. André Gill devient la vedette du journal. «Je suis le soleil de la Lune», dit-il. Il y publie aussi des textes : un roman paro-

dique, en feuilleton, *La dernière mort de Rocambole*, suivi de *Les écumeurs de Clamart*.

Ses caricatures représentent rarement des hommes politiques, car l'administration de Napoléon III exerce une censure impitoyable, et les dessins sont encore plus surveillés que les textes. Ils doivent être soumis avant parution aux fonctionnaires du deuxième bureau de la Division de l'imprimerie et de la librairie au ministère de l'Intérieur.

Ce sont donc plutôt, à cette époque, des écrivains, des artistes, des journalistes qu'on reconnaît dans les "portraits-charges" d'André Gill. Même là, le danger est constant. N'importe quel personnage caricaturé sans son accord peut faire un procès, et le directeur du journal être condamné à la prison. Cela arrive, par exemple, pour une caricature de Louis Veuillot.

Souvent (pas toujours), Gill et le rédacteur en chef François Polo demandent préalablement l'accord de la personne à caricaturer. Lamartine refuse avec hauteur. D'autres acceptent, par attachement à la liberté de création, ou par intérêt, comprenant que cela contribuera à leur célébrité. Victor Hugo écrit de Guernesey : «C'est bien. Décapitez.» Barbey d'Aurevilly : «Ereinteur, soyez-le.» Et Jules Vallès (qui deviendra son ami) : «Chargez !»

Malgré ces précautions, les dessins sont souvent refusés par la censure.

Un dessin d'André Gill intitulé *Les lutteurs masqués*, montrant un lutteur en caleçon rouge et un lutteur en caleçon blanc aux prises, amène *La Lune* devant le tribunal correctionnel, qui ordonne l'arrêt définitif du journal. Pourquoi ce dessin et pas un autre ? Mystère. Mais qu'à cela ne tienne : Polo et Gill créent aussitôt un autre hebdomadaire, *L'Eclipse*.

Dans *L'Eclipse* n° 29, du 9 août 1868, paraît un curieux dessin, accompagné d'une explica-



André Gill à 25 ans.

La censure veille. Elle sera la grande ennemie d'André Gill tout au long de sa vie.



De g. à dr. :

● Wagner. Le pathos lyrique de Wagner n'était pas apprécié par les artistes montmartrois que fréquentait André Gill.

● Gambetta. André Gill l'a admiré, ce qui ne l'empêche pas de le montrer ici menageant la chèvre et le chou.

● Anastasie. Cette femme aux ciseaux, c'est la censure. Ce dessin fut un des plus célèbres de Gill.



Louis Veuillot. Journaliste et écrivain catholique de la droite dure (1813-1883), représentant de la tendance "papiste" au sein de l'Eglise de France, connu pour la virulence et la méchanceté de ses articles, à tel point que Mgr Dupanloup, archevêque de Paris, en interdisait la lecture dans son diocèse. Un humoriste de l'époque écrit qu'il "empoisonnait l'eau bénite lorsqu'il y trempait le doigt". Ce portrait-charge féroce d'André Gill valut au directeur du journal la Lune, qui le publia en 1867, une condamnation à un mois de prison...



Henri Monnier (1789-1877). Caricaturiste et auteur de comédies, Henri Monnier inventa le personnage de Joseph Prudhomme, modèle du bourgeois sot et content de lui, comme il en fleurit sous le règne de Louis-Philippe et celui de Napoléon III. Une phrase qu'Henri Monnier lui prêta eut un grand succès : recevant son uniforme de garde national, «Ce sabre est le plus beau jour de ma vie», s'écrit Monsieur Prudhomme...



Jules Ferry. L'un de ceux qui, le 4 septembre 1870, proclamèrent la République. Adversaire résolu de la Commune, il suivit les soldats versaillais pendant la "Semaine sanglante". Par la suite, chef du gouvernement à plusieurs reprises. Anticlérical (ce qu'illustre ce dessin). Il fut le père de l'école publique laïque et milita pour les lois sur la liberté de la presse et d'association. Il fut aussi un apôtre de la colonisation, exportant la civilisation française au Congo, à Madagascar, au Tonkin, à coups d'expéditions militaires et de massacres. Célèbre pour ses longs favoris.

tion : «Gill a longuement pesé, l'un après l'autre, chacun des sujets d'une actualité palpitante de cette semaine. Tous, sans exception, lui ont paru offrir des côtés dangereux... Alors il a fait... un melon.» Le dessin représente en effet un énorme melon sur pattes, dans lequel on a découpé une tranche, et l'ouverture figure une bouche. C'est titré "Monsieur X..." Sujet sans danger ? Pas du tout. Un juge d'instruction ordonne le retrait du journal de la vente, motif : «Publication d'un dessin obscène».

Sous la Commune

André Gill fréquente des journalistes d'extrême-gauche, qui se battent pour faire chuter l'Empire, quelques-uns pour la révolution sociale. Il collabore à *La Rue*, journal créé par Jules Vallès et qui mourra âgé de six mois, tué par la censure.

On y voit, entre autres, dans le n° 3, une planche de Gill intitulée *Les pauvres attendent la soupe devant la porte du Louvre*, et dans le n° 23, *La mort conduisant un bataillon*. Mais ces dessins engagés ne sont pas fréquents chez Gill. Lui-même, en fin de compte, n'est pas très politique. Vallès le lui reprochera tout au long de leurs relations.

Pendant la Commune cependant, il fait partie de la *Fédération des artistes* créée par le peintre Courbet et il est nommé conservateur du musée du Luxembourg. Il se cache pendant la Semaine sanglante. Mais il ne sera pas inquiété. *Le Figaro* du 7 juin annonce son arrestation. Il écrit lui-même pour démentir, expliquant qu'il a voulu seulement, dans son rôle de conservateur, «faire le plus petit bruit et la plus honnête besogne possible».

Le Club des Hydropathes

L'Eclipse reparait, saisi régulièrement. On a beau être en République, la censure est toujours là. Elle ne sera abolie qu'avec la loi sur la presse de 1881. Tout de même, Anastasie, comme on a baptisé la censure, est moins stricte et tolère qu'on caricature des hommes politiques. André Gill expliquera qu'il a dessiné Thiers plus de cinq cents fois. Jules Fabre, Jules Ferry, Jules Grévy, Gambetta figurent aussi parmi ses cibles préférées.

Il écrit de plus en plus, des poèmes publiés dans *L'Eclipse*, *La Lune rousse* (journal qu'il a fondé

lui-même), *La Nouvelle Lune*, plus tard dans *Le Chat noir*, et qu'il réunira en volume sous le titre *La Muse à Bibi*. C'est proprement torché mais d'inspiration banale. Avec Jean Richepin (futur académicien mais à cette époque pilier de bistrots), il écrit en 1873 une pièce en un acte et en vers, *L'Etoile*.

Il s'est mis à la peinture, présente au Salon des grandes toiles réalistes assez conventionnelles. Il est très connu, mais continue à vivre en bohème. Il a des liaisons, avec des actrices, avec une écuyère de l'Hippodrome, il fait même deux enfants, de mères différentes. Mais il se refuse à s'établir. Depuis la mort en 1867 de tante Rosalie, il fuit toute forme de vie familiale.

Au Quartier latin où il habite, il fait partie d'une joyeuse bande, le *Club des Hydropathes*, présidé par l'humoriste Emile Goudeau et qui se réunit dans divers cafés. En font partie le fantaisiste Sapeck, le chansonnier Jules Jouy, les poètes Charles Cros, François Coppée, Jean Richepin, et des médecins, des avocats, des étudiants...

Les *Hydropathes* émigrent bientôt vers Montmartre et André Gill devient un fidèle de la Butte. C'est à cette époque qu'il peint, pour un cabaret de la rue Saint-Vincent où il se rend souvent, l'ex-*Cabaret des assassins*, une enseigne qui représente un lapin dansant dans une casserole. L'enseigne donnera un nom au cabaret, *le Lapin à Gill*...

Beaucoup des Hydropathes, et Gill lui-même, se retrouveront au *Chat noir* à partir de 1880.

Cependant sa santé faiblit, il devient irritable, passe par des phases successives d'hyper-activité et de découragement.

Le 12 octobre 1881, lors d'un voyage à Bruxelles, il se met à délirer. Il s'égare, ne sait plus où il est, ni qui il est. Un médecin appelé d'urgence l'interne dans un

asile d'aliénés. A Jules Vallès accouru pour le recueillir, il raconte qu'il a un million de rentes, qu'il tue des loups de ses propres mains. Il tente de s'échapper. Et puis il se plaint de son séjour à l'asile : «Ils m'ont mis la camisole de force, vous savez ?»

Retour à Paris. Il est interné à l'asile de Charenton. Jules Vallès, dans un article sur lui, mêle témoignages d'amitié et critiques : «Il ne voulait pas m'écouter quand je lui parlais de l'émotion fertile des grandes luttes, de la santé que porte au cœur l'air bu sur les champs des batailles populaires...» Jean Richepin s'indigne : «La conclusion de Vallès sur le désastre de Gill, la voici crûment : c'est bien fait pour Gill ! Gill est devenu fou parce qu'il était un artiste et non un barricadier...»

Cependant Vallès et Richepin, visitent régulièrement leur ami dans sa cellule à Charenton. Ils en reviennent navrés.

Le plus fidèle est Emile Cohl, un jeune dessinateur qui a été l'assistant et l'élève d'André Gill – et qui sera plus tard l'inventeur du dessin animé.

En mars 1882, André Gill semble aller mieux. On le libère. Il se remet à peindre, à dessiner. Il confie à Emile Cohl des projets pour l'avenir. Mais ce répit ne dure que quelques mois. Lors de l'ouverture du Salon de peinture de 1882, où il expose une toile intitulée *Le fou*, il se met à crier des paroles sans suite. On l'interne à nouveau à Charenton. Son mobilier, ses tableaux, les originaux de ses dessins sont vendus aux enchères, dispersés. «C'est une vente de pauvre», déclare le commissaire-priseur.

André Gill meurt au printemps, à Charenton, le 1er mai 1885.

Noël Monier



"Le fou". André Gill a peint ce tableau terrible en 1882, entre ses deux internements à l'asile de Charenton. Il s'inspirait de ce qu'il avait lui-même vécu...

L'adieu à Christian Louis, photographe

Christian Louis, le photographe, était sorti vainqueur de son cancer. Mais les années de lutte contre la maladie, la douleur, les chimiothérapies, les rayons l'avaient tellement affaibli qu'une septicémie l'a emporté. Il s'est éteint le 7 juin, «épuisé mais serein», dit sa femme, Martine Louis, qui est la directrice de l'école maternelle de la rue Carpeaux.

Christian Louis était un grand photographe. Comme Robert Doisneau dont il était l'ami, il avait l'art de saisir ces moments drôles ou émouvants, où par la rencontre inattendue d'un personnage, d'un décor, d'un regard qui en dit plus long qu'il ne voudrait, d'un rayon de soleil ou d'une traînée de brume, la vie se révèle, fragile et gaie.

Il savait aussi, me racontait-il, lorsqu'il avait trouvé un endroit qui lui plaisait, s'installer et attendre durant des heures, patient, que se produise l'événement qui en révélerait le sens, la magie.

Les dernières années, la maladie ne lui permettait plus de voyager. Il enseignait la photographie à l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs. Pour ses images, il avait peu à peu renoncé à l'anecdote. Il ne guettait plus que l'essentiel, le jeu fugace de la lumière et de l'ombre. Quand on le rencontrait, durant ces années de souffrances, il parlait, parlait sans s'arrêter, interminablement, comme s'il avait peur de ne pas avoir le temps de dire tout ce qu'il avait envie de dire.

Il avait voulu que ses funérailles ne soient pas tristes et qu'on y entende un orgue de barbarie. C'est ainsi que ses amis lui ont dit

adieu, au crématorium du Père Lachaise. Parmi eux, bien sûr, des gens du monde de la photo, avec au premier rang Willy Ronis, qui était un de ses grands amis. Des motards aussi, car Christian Louis avait été un passionné de moto et avait collaboré à plusieurs revues spécialisées dans ce domaine.

Martine Louis, la voix brisée, a lu trois textes de Christian, où il parlait de la place Clichy et de la rue Caulaincourt, de la rue des Abbesses et de la rue Carpeaux où il habitait, et des poètes de Montmartre Jehan Rictus et Bernard Dimey... Le joueur d'orgue a chanté des chansons, il a fini sur celle de Mouloudji qui dit : «Au long des rues / de Paris, mon Paris, si joli, / mon ombre éblouie / reviendra flâner...»

Les cendres de Christian Louis ont été dispersées par sa femme sur les bords de la Loire, «au pied de l'arbre qu'il aimait»...

Noël Monier

□ Christian Louis est l'auteur de douze livres de photo, parmi lesquels :

Nationale 7 (éd. Marval, 1988), *Sherlock Holmes et les ombres* (superbe livre sur l'Angleterre, malheureusement presque introuvable, éd. du Collectionneur, 1992), *Les petits marchés de Paris* (éd. Clémentine, 1993), *E pericologo* (préface de Louis Nucéra, éd. Riverside, 1995), *Passage Lathuille* (éd. Clémentine, 1996), *La photo c'est rigolo* (préface de Cavanna, éd. Equinoxe, 1999), et le dernier, tout récent, *Journal du nouveau siècle* (éd. Clémentine, 2001).

Adresse des éditions Clémentine : SGA Lecœur, 57 rue de Levis, 75017 Paris.



Les photos ci-contre sont extraites du livre que Christian Louis a réalisé sur le cirque Romanes, qui avait planté son chapiteau près de la place Clichy. De chez lui, rue Carpeaux, Christian Louis s'est rendu régulièrement, pendant plusieurs mois, «passage Lathuille» (c'est le titre du livre) où dans son objectif se révélait, la magie du cirque.

Vrai-faux tournage et vraie-fausse fusillade pour célébrer la Commune

Pour les cent trente ans de la Commune, le spectacle de la Compagnie Pirate, *Au Non de la Commune*, a ressuscité les spectres des révolutionnaires dans les rues du 18^e.

Le spectacle a eu lieu à l'écart de la manifestation annuelle d'Attitude 18, dont les organisateurs avaient refusé de subventionner le projet. Finalement, le caractère improvisé du théâtre de rue se prêtait bien, comme par une ironie du sort, à la marginalité.

La première partie du spectacle se déroulait sous la forme d'un «vrai-faux» tournage de film, *Silence, on détourne !*, en séquences mêlant réalité et fiction avec tout ce que la mise en abyme du spectacle par la caméra suscite de rêve. «La censure aux ordures !», «Protégez vos enfants !», «Même salaire pour les femmes !», «On doit manger du rat !»... slogans et cris sont jetés à la face des passants interloqués par les Pirates en haillons qui assaillent la rue du Poteau. C'est le désordre de la Commune, rehaussé par les chants et la mimique de la chorégraphie, qui surprend et rompt la

tranquillité débonnaire du marché.

Deuxième partie : *Rêve d'au-delà*, place Marcel Aymé, 22 h 30. C'est la nuit. Des voix s'élèvent en un chant lugubre, à la lueur des réverbères et des bougies... Un groupe de passants au loin : «Oh, la la, c'est une secte !» Roulement de tambour... une riveraine dont la fenêtre donne sur la place : «C'est pas bientôt fini, oui ? j'veis appeler la police, moi !» Le tambour : «En joue ! feu !» : les communards en rang contre le mur du Passe-muraille s'effondrent. Puis leurs spectres se relèvent et gesticulent lentement : «J'appartiens tout entier à la révolution sociale...» Une voiture passe, laissant planer un instant un air de rap...

Nouveau roulement de tambour : les communards sont exécutés une seconde fois, puis encore, et chaque fois ils se relèvent, comme entraînés dans le mouvement perpétuel de la révolution.

Troisième partie aux arènes de Montmartre. Les comédiens dégringolent des gradins jusqu'à la scène. Le spectacle, qui reprend pour une bon-



Le spectacle de la Compagnie Pirate s'achevait devant le Sacré-Cœur.

ne part le précédent, se termine sur une harangue à l'assemblée. Ce texte est celui qui fut placardé sur de nombreux murs durant la Commune : «Citoyens, ne perdez pas de vue que les hommes qui vous serviront le mieux sont ceux que vous choisirez parmi vous, vivant votre propre vie, souffrant des mêmes maux. [...] Cherchez des hommes aux convictions sincères, des hommes du

Peuple, résolu, actifs, ayant un sens droit et une honnêteté reconnue.» Le spectacle s'achève sur la déambulation symbolique des «communiens» et des spectateurs jusqu'au Sacré-Cœur, qui fut, comme on le sait, un symbole de la réaction à la Commune.

Cendrène Chevrier

□ La compagnie Pirate, 33 rue des Trois Frères. 01 46 06 70 17.

Cette rubrique présente chaque mois un aspect de l'histoire architecturale du 18^e.

Levez les yeux : les murs sont décorés



37 rue André Antoine, cette sculpture indique la maison où Antoine créa son "Théâtre libre".

Au XIX^e siècle et au début du XX^e, la construction des immeubles de rapport s'accompagne souvent d'un travail de décoration. On pose des balustrades en fonte aux balcons, puis, plus tard, des grilles décoratives aux entrées d'immeubles vitrées. On aime aussi animer la façade avec des sculptures, des médaillons et autres décorations qui vont lui donner un peu de personnalité.

On trouve sur les murs beaucoup de motifs féminins : des cariatides sous les balcons ou aux entrées de porte, et des allégories, comme au 37 rue André Antoine, où une femme nue lit, entou-

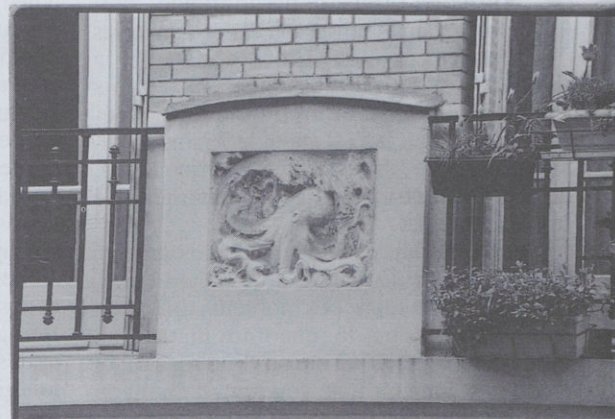
rée de fleurs : sculptée par F. Cogné en 1905, elle représente le théâtre, en hommage à André Antoine qui y avait créé son *Théâtre libre*.

Des têtes de faunes ou des masques apparaissent aussi sur d'autres immeubles, trahissant un goût général pour la mise en scène. Plus simples, couronnes et guirlandes viennent souligner les dessins des fenêtres.

Ce sont les motifs "art nouveau" qui font la plus large place à la nature et aux minéraux : "style rocaille" au 99 bis rue Lamarck (1906) ou au 4 rue Hermel où on peut voir une sculpture réalisée par Louis-Philippe Marquet en 1902. Ces décorations et autres mascarons sont loin d'être tous signés, et qui lève les yeux découvre un étonnant mélange de styles et de matières : par exemple, rue Gabrielle, huit petits anges, "putti" gras-souilllets, figurent sur des panneaux en terre cuite récents, en train de manger du raisin.

On rencontre souvent un mélange curieux de têtes (parfois de rois !) et de fleurs, des médaillons avec des femmes, des guirlandes, des rosaces et des couronnes de laurier. Plus travaillées, des frises avec des animaux ou de véritables scènes plus composées évoquent une histoire: motifs marins, vue de Paris, peu importe le style, c'est l'effet qui prime, ces quelques secondes où le passant arrêtera son regard.

Danielle Fournier



Les représentations d'animaux sont nombreuses, telle cette étrange pieuvre, 22 rue du Mont Cenis.



A l'angle de la rue Duc et de la rue de Trétaigne, dans des macarons ornés de fleurs et de feuilles, deux très belles têtes, de femme et d'homme...



A l'angle des rues Caulaincourt et Damrémont, des têtes de lions.



Ci-contre et ci-dessous : 5, rue Houdon. Remarquer la balustrade de la fenêtre, au décor de fonte très "art nouveau".



Ci-contre : 7, rue Houdon.

Photos de Françoise Hamers.

LE MOIS DU

18^e

Télé-Montmartre sur grand écran

Télé-Montmartre ne renonce pas et passe du petit au grand écran : la chaîne associative, qui a diffusé ses programmes à partir du 30 mars et pour trois mois sur ondes hertziennes, mais qui a connu de graves problèmes de réception, revient à ses anciennes amours et se produit de nouveau dans les cafés.

L'Olympic café inaugure le 4 juillet (20 h 30) cette "nouvelle" formule et Télé-Montmartre y diffuse, sur grand écran, la cassette qu'elle a produite, un concert de Lavach, quatuor "made in Goutte d'Or" qui se réclame lui-même de la tradition populaire arméno-parigo-cubano-métèque.

D'autres diffusions, dans d'autres cafés (peut-être) devraient suivre. Et Télé-Montmartre continue à réfléchir à une nouvelle expérience de diffusion hertzienne... cette fois dans des conditions techniques qui permettraient aux habitants du 18e de recevoir les programmes.

□ Olympic café : 20 rue Léon. Entrée libre.

Le Brésil au Divan du monde...

Quatre Nuits du Brésil (*Noites do Brasil*) au Divan du monde en juillet : samedis 7, 14, 21 et 28 juillet, de 23 h à 5 h.

A noter aussi, le 9 juillet, un concert du groupe Samara-balouf, Mono Blanco et Taraf Borzo, entre swing manouche, musique tzigane et musique mexicaine.

Et les 10 et 11 juillet, le rocker chinois Cui Jan, qui a vendu douze millions d'albums en Asie.

(75 rue des Martyrs. 01 44 92 77 66.)

...et l'Afrique à l'Olympic-café

Eurafrica, c'est le thème des concerts de l'Olympic-café-LMP en juillet. Bien dans la tradition de ce café-cabaret où l'on aime les mélanges. (20 rue Léon. 01 42 52 42 63.)

Ouverts, fermés

■ Théâtres du 18e ouverts en juillet : le Funambule, le Lavoir moderne parisien, le Sudden Théâtre, le Théâtre de Dix Heures, le Trianon, le Ciné-Théâtre 13 (jusqu'au 23 juillet).

■ Théâtres fermés en juillet : l'Atalante, l'Atelier, l'Alambic, le Théâtre des Abbesses.

Nedjar et Rustin à la Halle St-Pierre

Les expositions Nedjar et Jean Rustin continuent jusqu'au 29 juillet à la Halle Saint-Pierre, ainsi que les ateliers pour enfants autour de l'exposition Nedjar. Fermeture en août. (2 rue Ronsard, tlj 10 - 18 h. Ateliers sur réservation 01 42 58 72 89.)

Montmartre à l'aquarelle

La galerie Françoise Guillou (98 rue Lepic, tlj sauf mercredi 13 h - 18 h 30) expose jusqu'au 29 juillet les aquarelles de Jean Pattou sur les places de Montmartre, qui avaient déjà été présentées sur la Butte, avec succès, il y a quelques mois.

Soutenez votre journal

☐ Je m'abonne pour un an (onze numéros)
130 F (19,82 €)

☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association
des Amis du 18e du mois : 230 F (35 €)
(130 F abonnement + 100 F cotisation)

☐ Abonnement à l'étranger
150 F (22,87 €)

☐ Je me réabonne pour un an (11 numéros)
130 F (19,82 €)

☐ Je me réabonne et j'adhère à l'associa-
tion des Amis du 18e du mois : 230 F (35 €)
(130 F abonnement + 100 F cotisation)

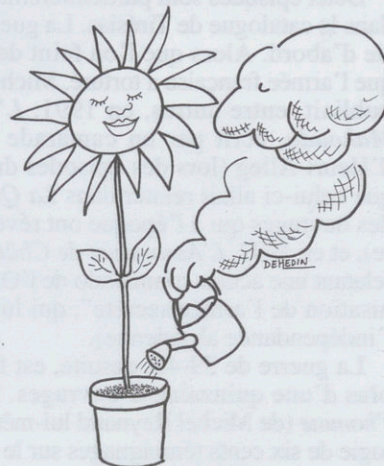
☐ Je souscris un abonnement de soutien,
un an 500 F (76,23 €)

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois"
57, rue de Clignancourt, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

.....



BONNES VACANCES A TOUS
RENDEZ VOUS EN SEPTEMBRE

Rue Letort, le fondateur des éditions Tirésias publie une dizaine d'ouvrages par an. Avec une attirance pour les auteurs qui fouillent les épisodes oubliés de notre mémoire collective...

Michel Reynaud, la mémoire pour avenir

L'homme, Michel Reynaud, n'est pas facile à cerner. À la fois abrupt et délicat, impudique tout autant que farouchement secret. Avec un parcours d'une obscure complexité mais d'une lumineuse cohérence. L'éditeur, lui, a une histoire plus habituelle : celle d'un petit artisan du livre qui, parce qu'il a choisi délibérément de travailler en marge des logiques commerciales, mange de la vache enragée.

Commençons donc par là. «*Pour moi, un bon tirage, c'est deux mille ou trois mille exemplaires. Je suis ce qu'on appelle un petit éditeur. Quand j'édite un livre, c'est un acte d'amour. Avec l'auteur. Comme dans un couple, les sentiments vont de la violence à l'adulation. Lorsque l'enfant est né, la coupure est très difficile. Souvent, nous faisons un autre livre ensemble. Ainsi je ne publie pas un titre, je publie une œuvre.*»

Huit à dix fois par an, les éditions Tirésias, sises rue Letort dans le 18e, ont donc la joie d'annoncer la naissance d'un petit dernier. Qui, parfois, fait entrevoir aux parents les ors de la reconnaissance, comme ce fut le cas pour *L'Afrique bascule vers l'avenir*, de Germaine Tillon, une personnalité dans le monde de l'ethnologie, qui fut salué.

Romans, témoignages, ouvrages historiques, œuvres de poésie ou de théâtre... tous portent la marque de la famille Tirésias : un petit quelque chose qui dit non. Qu'il s'agisse de *l'Anthologie des poèmes de Buchenwald* (1995), écrits dans le camp de concentration du même nom, ou de *Mogapoly* (1993), témoignage d'un "médecin sans frontières" en mission dans la Somalie en guerre, tous sont des ouvrages de résistance. Avec un rapport souvent étroit à l'Histoire : celle des hommes en lutte, de préférence celle des anonymes, des "oubliés de l'Histoire", du nom d'une des collections Tirésias.

«La vérité, ni de droite ni de gauche...»

Deux épisodes sont particulièrement présents dans le catalogue de Tirésias. La guerre d'Algérie d'abord. Alors que l'on feint de découvrir que l'armée française a torturé, Michel Reynaud publiait, entre autres, en 1991, *L'Olivier de Makouda*, écrit par un camarade de cellule d'Henri Alleg (lors des épisodes dramatiques que celui-ci allait relater dans *La Question*, un des ouvrages qui à l'époque ont révélé la torture), et en 1992, *L'Assassinat de Château-Royal*, relatant une action commando de l'OAS ("Organisation de l'armée secrète", qui luttait contre l'indépendance algérienne).

La guerre de 39-45, ensuite, est fouillée par plus d'une quinzaine d'ouvrages. De *Foire à l'homme* (de Michel Reynaud lui-même), anthologie de six cents témoignages sur le système de déportation nazi, à *Un Allemand dans la Résistance*, en passant par *Les Bibleforsher et le*

nazisme, qui relate l'histoire, inédite, de la persécution des Témoins de Jéhovah et qui est l'un des gros succès de Tirésias.

«*La vérité n'est ni de droite ni de gauche, ni religieuse, ni athée, ni... L'essentiel est dans sa lumière*», écrit, en quatrième de couverture d'un ouvrage, l'éditeur, qui explique qu'il aurait pu tout aussi bien publier un livre d'un proche de l'OAS s'il avait reçu un projet sérieux.

Car Michel Reynaud a cette bizarre manie de

Photo Christian Adnin (www.chambrenoire.com)



Michel Reynaud : un éditeur en résistance

vouloir faire apparaître les vérités cachées. Tirésias n'était-il pas ce devin qui, dans la mythologie grecque, révéla à Jocaste qu'elle avait commis l'inceste avec Œdipe ?

Une obsession d'exhumation de ce qui est tu, qu'il explique volontiers par son histoire personnelle. «*Je suis un fils de con*», résume le héros de *Paul*, un roman qu'on imagine autobiographique. «*Et ce n'est pas insultant*, ajoute l'auteur, Michel Reynaud, fils de petits commerçants de Montpellier.

Mon père ne se posait aucune question. Il n'était ni résistant, ni communiste, ni juif. J'ai été élevé dans la banalité la plus absolue.» Du moins jusqu'à ce qu'à 12 ans, il tombe gravement malade, d'une méningite à virus de polio.

«*A 13 ans, je rencontre la mort. Ma mère est affolée. Pour elle, la méningite, c'est une maladie de la tête et tout ça vient des livres qu'elle ne m'a pas assez cachés. Je découvre donc qu'un livre peut faire peur, que "je sais" est dangereux. Ma vie est changée.*»

«A 13 ans je découvre qu'un livre peut faire peur. Ma vie en est changée.»

L'adolescent devient donc artificier des mots, poète. Au sens large : les pages ne lui suffisent pas, il veut descendre dans l'arène. Monté à Paris avec l'intention de faire Sciences Po, il prendra Mai 68 en plein visage.

Manifs, discussions politiques, il chemine avec les maoïstes. Avant de partir, même pas majeur, à la découverte du monde, en stop. Son périple à travers l'Europe dure plusieurs années.

À 18 ans, il est père. De retour en France, il

vit de petits boulots. «*Un peu comme Günther Wallraff dans Tête de Turc, j'ai voulu connaître le monde en me mettant dans la situation de ceux que j'étudiais. J'ai donc fait un tas de petits boulots.*» Il est magasinier, coursier, rédacteur dans une compagnie d'assurance, conseiller conjugal ou encore employé au secteur livres de la Fédération des déportés. Là, il rencontre, dans les ombres des archives, quelques-uns des futurs "oubliés de l'Histoire".

A cette époque, les éditions Tirésias sont déjà en gestation. Il en accouchera en 1989, pour s'y consacrer à temps plein en 1994, date où il vient s'installer rue Letort. «*Vouloir faire vivre une maison d'édition dans un quartier en déshérence n'est pas un hasard. Mais j'avoue qu'aujourd'hui je me demande s'il est utile que je poursuive ici, vu l'indifférence totale que l'on porte à mon travail.*»

Après avoir consacré beaucoup d'énergie à obtenir une renégociation du loyer de son local avec l'OPAC pour pouvoir rester dans le quartier, l'éditeur sort tout juste la tête de l'eau grâce à l'arrivée d'argent frais dans le capital de Tirésias. Lui qui ne peut pas

compter sur les grands diffuseurs pour se faire connaître, il explique que même les bibliothèques, autrefois ouvertes aux petits éditeurs, passent désormais par des grossistes.

Les sentiers battus des grosses maisons

Alors Michel Reynaud sature un peu. Ce qu'il demande ? Pas grand-chose : que le collègue Yvonne Le Tac, par exemple, s'intéresse à la biographie qu'il a publiée sur cette figure historique de l'arrondissement ; que la municipalité réponde à sa proposition de republier l'édition municipale d'un livre épuisé sur les Résistants du 18e... Que quelques lecteurs aventureux se prennent d'envie de sortir des sentiers battus des grosses maisons d'édition.

Il demande : «*Si un jour Vivendi ne trouve plus rentable de publier José Bové (NDLR : par l'intermédiaire des éditions de la Découverte, qui ont fait paraître "Le Monde n'est pas une marchandise")*, qui le fera si nous, petits éditeurs, n'existons plus ?»

Nathalie Birchem

□ Tirésias, BP 249, 21 rue Letort, 75866 Paris Cedex 18. Tél. 01 42 23 47 27. E-mail : tiresias@club-internet.fr